

LA

FOLLE DE LA CITÉ,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. CHARLES LAFONT,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE LA GAITÉ, LE 9 AOUT 1843.



A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,
46, RUE DES PIERRES.

—
1843

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M^{me} SIDNEY, veuve.
RICHARD, son fils.
FRANCIS WILSON, jeune anglais.
MISS ANNA BUTLER.
Le duc de MONMOUTH, fils naturel du roi Charles II.
Le duc de SUTHERLAND, premier ministre du roi Jacques II.
Un autre MINISTRE.
M. MAC DONNELL, agent secret du Roi.
M. MULGRAVE, lieutenant de la Tour.
CALEB, vieux commis.
UN HUISSIER.

M^{lle} GEORGES.
MM. SURVILLE.
DESHAYES.
M^{lle} HÉLOÏSE-GAUTIER.
MM. SAINT-MAR.
FLEURET.
AMELINE.
JOSEPH.
ÉDOUARD.
DUBOURJAL.
LAISNÉ.

LA FOLLE DE LA CITÉ,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE I^{er}.

Un quai auquel aboutissent plusieurs rues. Vue de Londres au clair de la lune. A droite, la Tour. Au fond, la Tamise, couverte de voiles et de mâts. Au lever du rideau, plusieurs agens de police sont en scène; l'un d'eux placarde une affiche sur la maison qui fait l'un des angles du carrefour. Richard entre brusquement et rencontre Mac Donnell au milieu du théâtre.

SCENE Ire.

RICHARD, MAC DONNELL, DES AGENS DE POLICE.

MAC DONNELL.

Qui va là? Hé, l'ami, qui es-tu?

RICHARD.

Que vous importe?

MAC DONNELL.

Comment, que m'importe? approche un peu?... (*Il le conduit sous un réverbère.*) Oh! oh! ta figure ne me dit rien de bon. Ne serais-tu pas un voleur?

RICHARD, *l'examinant à son tour.*

Non; et vous?

MAC DONNELL.

Tu veux railler; mais ton pourpoint montre la corde et je crains que tu ne la mérites.

RICHARD.

Pour ne pas être en reste avec vous, je vous dirai que, si j'ai le costume d'un voleur, vous en avez les allures. A-t-on le droit d'arrêter ainsi les gens, la nuit, au coin des rues?

MAC DONNELL.

Oui, mon cher, on en a le droit... (*Il appelle.*) Messieurs...

Les Agens de Mac Donnell viennent se ranger autour de lui.

RICHARD.

Ah ! pardon ; je ne soupçonnais pas votre dignité.

MAC DONNELL.

Me diras-tu qui tu es maintenant ?

RICHARD.

Je suis , à peu de chose près , votre confrère ; seulement, vous faites de l'observation au profit du gouvernement, et j'en fais au profit de la morale.

MAC DONNELL.

Un philosophe !

RICHARD.

Et un poète.

MAC DONNELL.

Allons, allons, je te pardonne tes guenilles... et cependant, pour un observateur, tu marchais bien rapidement.

RICHARD.

C'est que mes observations sont finies et qu'une petite affaire m'appelle à deux pas d'ici.

MAC DONNELL.

Où donc ?

RICHARD.

Au fond de la Tamise.

MAC DONNELL.

Tu vas te noyer ?

RICHARD.

Cela ne fait de tort à personne.

MAC DONNELL.

Il a l'air de dire la vérité... Voyons, sais-tu lire ?

RICHARD.

Oui.

MAC DONNELL.

Lis cet avis que je fais afficher dans tous les carrefours de Londres.

RICHARD, lisant — un Agent l'éclaire.

« Une récompense de trois mille livres sterling est promise à celui qui fera connaître l'auteur du libelle infâme ayant pour titre : *le roi Jacques II devant son siècle...* » Trois mille livres sterling !...

MAC DONNELL.

Oui, le roi est piqué. L'avis est signé duc de Sutherland et contresigné par moi, secrétaire du conseil. Au lieu de te noyer comme un sot, mets-toi en campagne et tâche de dépister le coupable. Il y a lieu de croire que c'est quelque écrivain rapé, comme toi.

RICHARD.

Je vous remercie, monsieur ; la délation ne me tente pas. Je ne veux pas aller sur vos brisées.

MAC DONNELL.

Allons, messieurs, laissons ce pauvre diable et continuons notre promenade. Je suis bien aise de m'assurer que la ville est calme et ne s'occupe pas de notre prisonnier...

Il sort avec ses Agens.

SCENE II.

RICHARD, seul.

Et après quarante ans de révolutions faites au nom de l'humanité, l'Angleterre en est là ! trois mille guinées pour prix d'une trahison, tandis que moi, moi qui suis laborieux et honnête, voilà trois ans que je me débats contre la misère et six semaines que je n'ai pu gagner un shelling !... (*Il arrache l'affiche et la déchire.*) Maudite sois-tu, misérable affiche, qui demain rempliras cette grande cité de tentations infâmes, et que ne puis-je traiter ceux qui t'on dictée, comme tes débris que je soule aux pieds !... (*Il se promène à grands pas.*) Allons, allons, je ne suis pas fâché d'avoir attendu jusqu'au matin. Tout ce que j'ai vu dans cette

nuit suprême était bien fait pour me dégôûter de la vie, et voilà qui couronne l'œuvre. Sorti de mon grenier à huit heures du soir, j'ai commencé par visiter les quartiers que le peuple habite : là, comme ailleurs, le fort opprime le faible et la misère, dans les grandes villes, est plus horrible qu'en aucun autre lieu du monde : elle y oublie sa dignité ! Plein d'une tristesse amère, je suis allé m'appuyer contre les fenêtres d'un palais où l'on donnait une fête, et l'aristocratie anglaise a défilé devant moi. J'ai vu des ministres qui méditaient en souriant un projet qui doit coûter la vie à des milliers d'hommes : j'ai vu des banquiers qui hasardaient sur une carte la fortune de dix familles qu'ils ont ruinées ; j'ai vu de jeunes femmes qui, le front serein, le sourire aux lèvres, prêtaient l'oreille au démon de l'adultère et se laissaient fasciner par lui ! Le vertige m'a saisi, j'ai pris la fuite. Au détour d'une rue, une mère dont la voix ne tremblait pas, m'a proposé d'acheter sa fille. Un peu plus loin, j'ai rencontré des petits enfans qui mendiaient, pieds nus dans la fange, et qu'on ne regardait même pas ! Un lord ivre, qui avait frappé une femme, s'est vu relâcher avec des excuses ; un pauvre père de famille a été conduit à Newgate, pour avoir volé un morceau de pain ! O Dieu ! je meurs plein d'espérance ; la justice et la vertu sont trop maltraitées sur cette planète ; il est impossible qu'elles n'aient pas un avenir ailleurs ! (*Quatre heures sonnent.*) Quatre heures ! et nous sommes au mois de juillet ! le jour va paraître. Il est temps. Ma mère, puisses-tu me rejoindre bientôt dans le monde où l'on ne voit jamais souffrir ceux qu'on aime ; et toi, Londres, si tu entends quelque bruit dans ton fleuve écumant, ne t'éveille pas, ville insensible ; ce n'est qu'un poète qui va se noyer...
 Il monte sur le parapet et se jette dans la Tamise. Francis entre.

SCENE III.

FRANCIS ; puis, MAC DONNELL et ses AGENS ; puis,
RICHARD.

FRANCIS.

Quel est ce bruit ? un homme qui se noie ! Au secours !... *(Il descend rapidement un escalier qui conduit à la Tamise.)* Un homme qui se noie ! Au secours ! au secours !...

Mac Donnell et ses Agens rentrent.

MAC DONNELL.

On a crié de ce côté... Qu'y a-t-il ? Ah ! un maladroit qui boit un coup de trop, et un niais qui cherche à le tirer d'affaire. Le courant est rapide et ce pêcheur d'hommes pourrait bien être victime de son dévouement... Non, parbleu ! Il l'a sauvé !...

Francis reparait tenant dans ses bras Richard qu'il a enveloppé dans son manteau.

FRANCIS.

Il respire... Grâce au ciel, je suis arrivé à temps... Messieurs, aidez-moi à le transporter sur ce banc...

Le jour paraît peu à peu. On assied Richard. Les Agens l'entourent.

MAC DONNELL.

L'un de vous n'a-t-il pas une boîte de sûreté?... *(On fait respirer des sels à Richard.)* Parbleu, c'est notre homme !

FRANCIS.

Vous connaissez cet infortuné ?

MAC DONNELL.

Nous avons eu cinq minutes de conversation sur cette place. Allons, il m'avait dit qu'il allait se noyer : il a tenu parole.

FRANCIS.

Quoi ! il vous a dit cela et vous l'avez quitté ?

MAC DONNELL.

Mon cher, le peuple anglais a des privilèges. Celui de se noyer dans la Tamise est un des plus anciens, des plus respectables !

FRANCIS.

Vous a-t-il dit aussi quel motif le poussait à cet acte de désespoir ?

MAC DONNELL.

Regardez-le. C'est la misère. Fouillez-le donc, il a peut-être des papiers... (*Un Agent fouille Richard et trouve sur lui deux papiers qu'il donne à Mac Donnell.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est écrit au milieu du papier et les lignes sont inégales. Ça doit être des vers.

FRANCIS.

Des vers ! donnez...

Il lit :

- « O toi ! dont rien d'humain n'altère
- « La touchante image à mes yeux ;
- « Toi qui vers l'heure du mystère ,
- « M'apparus un jour sur la terre ,
- « Comme un être venu des cieux.
- « Je passais à travers le monde... »

MAC DONNELL.

C'est très-sentimental. Voyons l'autre.

FRANCIS.

On dirait le brouillon d'une lettre... Oui , c'est cela... Mais pouvez-vous?...

MAC DONNELL.

Allons donc ! parfaitement...

Il lit.

- « Monsieur le directeur ,
- « Hier, quand je suis allé vous demander une place
- « à l'hospice pour ma mère malade et dénuée de tout,
- « vous m'avez répondu que vous aviez à satisfaire à

« cinquante demandes de ce genre, et rien que trois
 « ou quatre places à donner. Mon choix, avez-vous
 « ajouté, tomberait sur votre mère aussi bien que sur
 « une autre ; mais il y a des situations plus malheu-
 « reuses que la sienne. Elle a un fils grand et fort
 « et qui peut travailler pour la soutenir. Je vous ai
 « fait observer que, depuis six semaines, je n'avais pu
 « me procurer aucun travail d'aucune espèce ; vous
 « m'avez répliqué que cela était fâcheux, mais que vous
 « n'y pouviez rien, attendu que vous étiez directeur
 « d'un hospice et non entrepreneur de travaux publics !
 « Rentré chez moi, je me suis dit que mon existence
 « était le seul obstacle au bonheur de ma mère... »

FRANCIS.

N'achevez pas ! Je vois le raisonnement qui a été fait
 par cette pauvre tête exaltée... Quand ma mère m'aura
 perdu, s'est-il dit, on n'aura plus de prétexte pour lui
 refuser une place à l'hôpital!...

MAC DONNELL.

C'est vrai... C'est au bout de la lettre.

FRANCIS.

O mon Dieu, mon Dieu !... monsieur, je m'appelle
 Francis Wilson et je suis l'associé de monsieur Georges
 Butler, le maître de cette fabrique... (*Il désigne une
 maison sur le premier plan, à droite.*) Je désire pren-
 dre soin de ce malheureux.

MAC DONNELL.

Comment donc ! à votre aise ; vous l'avez ramassé
 sur la voie publique, il vous appartient. J'ai des rela-
 tions publiques avec un rédacteur de journal qui vient
 tous les premiers du mois au ministère ; je ferai pu-
 blier votre belle action.

FRANCIS.

N'en faites rien, monsieur. J'obéis à un sentiment

tout naturel et que vous éprouvez vous-même... Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

MAC DONNELL.

Comme il vous plaira...

Il rentre dans la Tour avec ses Agens.

SCÈNE IV.

RICHARD, assis sur le banc; FRANCIS.

RICHARD.

C'est donc vous qui m'avez sauvé la vie?

FRANCIS.

C'est moi que Dieu a choisi pour vous porter secours.

RICHARD.

Vous m'avez rendu un triste service : je ne puis vous remercier.

FRANCIS.

Et moi, je me félicite d'avoir conservé la vie à un honnête homme, un moment égaré par le désespoir...

RICHARD.

Qui vous dit que je sois un honnête homme!... L'action que j'ai voulu commettre passe pour un crime, et peut-être bien en est-ce un? Que Dieu me juge et qu'il vous récompense pour la bonne action que vous avez cru faire. Adieu, monsieur.

FRANCIS.

Oh! vous ne me quitterez pas ainsi. J'habite cette maison, et je voudrais vous y recevoir; mais tout le monde y repose encore et j'ai oublié ma clé... Dans quelques...

RICHARD.

C'est inutile, monsieur, je n'ai besoin de rien.

FRANCIS.

Mais... votre mère?...

RICHARD.

O ciel! qui vous a dit?...

Francis lui rend les papiers qu'on a trouvés sur lui.

FRANCIS.

Tenez. Oh! ne m'accusez pas d'une indiscretion. Ce sont ces agens qui se trouvaient là...

RICHARD.

Fort bien.

FRANCIS.

Vous voyez que votre situation m'est connue, et que vous pourriez avoir en moi plus de confiance...

RICHARD.

Eh! que me demandez-vous? le récit de mes malheurs? Ce brouillon de lettre et ces misérables rimes vous ont tout appris : pauvre, j'ai reçu l'éducation d'un riche, c'est ce qui m'a perdu. Un beau jour, je me suis trouvé seul au monde avec ma mère, et sans autre ressource que le talent de faire des vers. Ce qui en est résulté, vous l'avez vu : pour assurer à ma mère un lit à l'hôpital, j'en allais chercher un dans la Tamise : tout cela est fort simple et ne mérite pas votre curiosité.

FRANCIS.

Il est donc vrai!... Ah! celui qui vous a poussé à cette extrémité...

RICHARD.

Que voulez-vous? il n'a fait que son devoir. Il y a des misères si effroyables dans cette grande ville! Une veuve, à laquelle il reste un fils, peut encore passer pour riche à la porte d'un hôpital! et il est certain que je devrais soutenir ma mère; mais est-ce ma faute si je ne puis trouver aucun emploi où mes études classiques ne me soient pas reprochées? Est-ce ma faute si, dans toutes les carrières que je tente, on me congédie dès qu'on me connaît, sous le prétexte qu'un poète n'est bon à rien? Repoussé partout, il a bien fallu chercher une ressource dans ces faibles talens qui jusqu'alors n'avaient été pour moi qu'une consolation,

et, comme la première condition pour bien faire, est de peindre ce qu'on a vu, d'exprimer ce qu'on a senti, je me suis dit : Soyons le chantre des classes proscrites, le poète de la misère ! Entreprise insensée ! Les heureux du siècle, ces gens qui ne croient pas qu'on meure de faim, m'ont traité de rêveur, de factieux, de misantrope !... et si j'ai éveillé çà et là un peu de sympathie, c'est dans le cœur de quelques misérables comme moi ! Pour mettre le comble à mon malheur, une passion sans espoir et cependant sans bornes... Et de quoi vais-je vous parler ? Je suis un pauvre fou, gonflé d'orgueil et d'impuissance, et je n'ai d'autre avenir que le suicide ! Oui, cela est affreux à dire ; mais le démon de la destruction viendra me tenter encore et je succomberai une seconde fois !... Je ne mérite donc pas la pitié que je vous inspire ; c'est une folie, c'est une honte que de s'intéresser à moi !

FRANCIS.

Et si l'on vous offrait dans une fabrique qui n'a pas encore des relations fort étendues, mais qui les augmente chaque jour, un emploi modeste mais sûr, et qui vous permettrait d'attendre de meilleurs jours ? Vos fonctions se borneraient à écrire la correspondance, à tenir peut-être un ou deux registres... Oh ! ce n'est pas bien difficile... et je connais quelqu'un qui serait trop heureux de vous guider. En revanche, dans vos moments perdus, vous donneriez quelques leçons de littérature et d'histoire au maître de cette fabrique, un brave jeune homme, qui ne s'était jusqu'à présent occupé que de son commerce, mais à qui l'amour a donné d'autres idées et qui ne serait pas fâché de paraître un peu moins ignorant, un peu moins... naïf, à celle qu'il doit épouser. Si l'on vous offrait cette place là, voyons, parleriez-vous encore de vous tuer ?

RICHARD.

Ah ! monsieur, où trouver ?...

FRANCIS, *se levant.*

Ici.

RICHARD, *se levant aussi.*

Quoi, vous seriez ?...

FRANCIS.

Écoutez-moi. Vous m'avez dit votre histoire ; en quelques mots, voici la mienne : Orphelin de bonne heure... quand je dis orphelin, enfin, n'importe, cela revient au même... J'ai été recueilli au coin d'une rue de cette ville immense par le propriétaire de cette maison, monsieur Georges Butler. J'avais faim et il me donna à manger, j'avais froid et il me couvrit de son manteau. Pendant dix ans, j'ai été son commis ; puis il m'a pris pour son associé ; puis enfin... Mais il est inutile que je vous dise par quelle faveur inespérée, inouïe, il a couronné de si grands bienfaits !... Qu'il vous suffise de savoir qu'à l'heure qu'il est, je me ferais hacher pour lui !... Malheureusement, il est peu probable qu'il ait jamais besoin de ma vie ; comment donc lui prouver ma reconnaissance ? en faisant pour un autre ce qu'il a fait pour moi. Voulez-vous m'aider à m'acquitter ?

RICHARD, *lui tendant la main.*

Ah ! il y a encore de nobles cœurs sur la terre !

FRANCIS.

Vous en doutiez ?

RICHARD.

Je suis si malheureux !...

FRANCIS.

Monsieur Butler vous réconciliera avec les hommes ; notre amitié vous rattachera à la vie.

RICHARD.

Qu'il en soit ainsi !

FRANCIS.

J'attends du bruit dans la maison. On est réveillé ; nous allons entrer...

Il sonne.

CALEB, *dans la maison.*

On y va, on y va !

FRANCIS.

Gardez ce manteau ; je vais commencer par vous conduire dans ma chambre, où vous trouverez des vêtemens plus convenables. Oh ! pas d'objections !... puis je vous présenterai à mon ancien patron, et puis nous vous laisserons libre d'aller porter de bonnes nouvelles à votre mère. Vous devez avoir besoin de la revoir.

RICHARD.

Qui êtes-vous donc, vous qui êtes plus jeune que moi, que je connais à peine, et qui exercez déjà sur mon esprit une influence irrésistible ?...

FRANCIS.

Je suis votre ami, je suis votre élève ; car nous prendrons aujourd'hui même notre première leçon.

SCENE V.

RICHARD, FRANCIS, CALEB.

CALEB.

Ah ! c'est vous, monsieur Wilson ; je vous attendais avec une impatience !... Vous voyez, je ne me suis pas couché. Eh bien ! quelles nouvelles ?... vous n'êtes pas seul ?

FRANCIS.

Rassure-toi, mon bon Caleb ; on peut parler devant monsieur ; il est de la maison.

CALEB.

A quel titre ?

FRANCIS.

C'est le commis dont nous avons besoin.

CALEB.

Ah ! fort bien.

FRANCIS.

Et nous sommes ici à causer depuis une demi-heure. Parbleu ! si j'avais supposé que tu ne fusses pas couché...

CALEB.

Me coucher ! quand j'étais dans des trances mortelles !... J'ai un peu somméillé sur ma chaise ; mais un sommeil pénible, de mauvais rêves... Enfin, vous avez un air joyeux qui a déjà calmé mes inquiétudes... vous avez donc vu monsieur Sydenham ?

FRANCIS.

Oui, je l'ai vu.

CALEB.

Et comment, au milieu de la nuit, avez-vous pu pénétrer ?...

FRANCIS.

Le plus facilement du monde. Il y avait bal chez lui.

CALEB.

C'était donc une fausse alerte ?

FRANCIS.

C'était une indigne calomnie. Moi, d'abord, rien que d'entendre les violons, tu conçois... ça m'avait à demi rassuré. Je suis monté néanmoins, j'ai bousculé cinq ou six valets qui voulaient me barrer le passage, et je me suis hardiment présenté devant monsieur Sydenham. « Monsieur, lui ai-je dit, après l'avoir entraîné dans une embrasure de fenêtre, le bruit se répand que vous allez manquer. Nous avons deux mille huit cents livres sterling dans votre maison : c'est peu pour un homme de votre importance ; mais c'est tout pour nous autres, fabricans modestes, et, à cette épo-

que du mois, la perte de deux mille huit cents livres entraînerait notre faillite. Que parlez-vous de faillite, a-t-il dit en me serrant la main? Voyez : ai-je l'air d'un homme ruiné? Donne-t-on une fête à la veille de faire banqueroute? Vous êtes inquiet de vos fonds; je vous les rendrais à l'instant même, si mes bureaux n'étaient pas transformés en une salle de bal; mais envoyez les prendre demain, à l'heure que vous voudrez. » Que pouvais-je répondre à cela? J'avais si évidemment fait une fausse démarche, que je l'ai prié de recevoir mes excuses, et je suis parti un peu confus, mais bien tranquille.

CALEB.

Je respire donc!... C'est égal; si vous m'en croyez, nous profiterons de ses offres, et, dans quelques heures, nous irons chercher cet argent. C'est après-demain le premier du mois, et vous connaissez le caractère de nos ouvriers : si leur paie était en retard d'un seul jour!...

FRANCIS.

Soit. Miss Anna et son père ne se sont doutés de rien?...

CALEB.

Non, non! O ciel! ce pauvre monsieur Butler... lui donner des angoisses pareilles?... Par exemple, j'ai eu bien de la peine à leur cacher mon agitation. Et où est donc Francis? pourquoi ne soupe-t-il pas avec nous? reviendra-t-il coucher? J'ai répondu que vous faisiez une partie de plaisir avec quelques amis.

FRANCIS.

Eh bien! merci! Miss Anna qui est si pieuse a dû être bien édifiée, et son père qui est si rigide va joliment me recevoir.

CALEB.

Ma foi, que voulez-vous? un mensonge et moi, nous

avons rarement passé par la même porte ; j'ai pris le premier prétexte venu !... (*A Richard.*) Ça , jeune homme , j'espère que nous nous entendrons bien. Je vous préviens qu'il faudra travailler, pour vous d'abord , et aussi pour moi , qui me fais vieux et qui ne suis plus bon à grand'chose.

RICHARD.

Je ne demande qu'à me rendre utile.

CALEB.

Bien répondu ; et dites-moi : de quelle maison sortez-vous ?...

FRANCIS.

De la sienne.

CALEB.

Ah ! ah ! un apprentissage à faire ; eh bien ! ce ne sera pas le premier : vous commencerez par auner les étoffes , écrire les étiquettes...

FRANCIS.

Ei donc ! monsieur n'est pas fait pour cela ; sa besogne est réglée , et tu verras ce que c'est. Ah ! mon vieux Caleb , je n'ai pas fermé les yeux de la nuit , et nous avons essuyé une chaude alarme... et cependant , vrai , je ne sais à quoi cela tient , mais je n'ai jamais été plus alerte et mieux disposé !... Allons , allons , camarade , venez !...

Francis et Richard entrent dans la maison.

SCENE VI.

CALEB , *seul.*

Ce cher monsieur Francis ! c'est gai comme le printemps !... et avec cela , un si brave garçon que personne ne lui en vent de son bonheur... (*Il haurte du pied les morceaux de l'affiche que Richard a déchirée*) Qu'est-ce que cela ? quelque compte , peut-être... quelque note à conserver... Ah ! c'est fini , les yeux n'y sont

plus ; ce sont les lambeaux d'une affiche qui avait dû être placardée là , au coin de la maison , et que quelque polisson aura déchirée... Voyons donc... « Trois mille livres sterling de récompense à celui qui fera connaître l'auteur du libelle infâme , ayant pour titre : *le roi Jacques II devant son siècle.* » Trois mille livres pour une dénonciation ! On m'avait dit cela hier au soir et je n'avais pas voulu le croire... Eh bien ! celui qui a déchiré cette affiche était un Anglais loyal... un honnête homme !... Mais qu'y avait-il donc dans ce libelle coupable ? Moi , d'abord , je ne l'ai pas lu... Un personnage simplement vêtu est entré depuis quelques instans et tourne autour de Caleb.

SCENE VII.

CALEB, L'INCONNU.

L'INCONNU.

Il y avait que le roi Jacques II, aujourd'hui régnant, a fait allumer l'incendie qui, en 1682, a dévoré la moitié de Londres ; il y avait qu'il veut vendre l'Angleterre au pape ; il y avait que le feu roi Charles est mort du poison que son frère lui a présenté.

CALEB.

Monsieur, voilà d'étranges paroles. Qui êtes-vous ?

L'INCONNU.

Et toutes les accusations contenues dans cette brochure étaient reproduites dans la proclamation que le duc de Monmouth a fait répandre dans l'Angleterre , avant la bataille de Sedge-Moor. Le sort des armes s'est déclaré contre le duc ; mais le roi est ruiné dans l'opinion ; c'est à cause de cela qu'il tient tant à se venger.

CALEB.

De si grossières calomnies peuvent-elles l'attein-

dre?... Car ce sont des calomnies, n'est-ce pas?... Mais quel but avez-vous en venant me dire?...

L'INCONNU.

Aucun. Je passais, je vous ai entendu; j'ai voulu satisfaire votre curiosité.

CALEB.

Fort bien, fort bien. Ainsi, l'auteur de ce libelle est un des partisans du duc de Monmouth?

L'INCONNU.

Il y a toute apparence.

CALEB.

Malheureux prince! voilà les amis qui l'ont perdu!

L'INCONNU.

Vous le plaignez? Vous l'avez connu? Vous avez servi sous ses ordres?

CALEB.

Non... mais mon fils, mon fils unique : pauvre enfant!... Il fut tué dans une rencontre avec les Ecossais des montagnes; le duc de Monmouth, qui avait de l'affection pour lui, fit donner à ses restes une sépulture chrétienne; je ne l'oublierai jamais!...

L'INCONNU.

C'était un prince généreux et affable, un prince aimé du peuple et de ses soldats.

CALEB.

C'était, dites-vous?... O ciel! aurait-il été secrètement mis à mort?

L'INCONNU.

Non; mais un bill du parlement a prononcé contre lui la peine capitale, et c'est aujourd'hui que le conseil des ministres doit se réunir pour examiner s'il y a lieu d'exécuter la loi.

CALEB.

Quand ils oseraient conclure à la mort du prince,

le roi ne laissera pas monter sur un échafaud le fils de son frère!...

L'INCONNU.

Le roi laissera monter sur un échafaud le fils de son frère.

CALEB.

Et ses amis, qu'on disait si nombreux, si puissans, ne s'occupent pas de le sauver?

L'INCONNU.

Si fait; voulez-vous les y aider?

CALEB.

Que puis-je faire?

L'INCONNU.

C'est dans cette prison que le prince est renfermé.

CALEB.

Je le sais.

L'INCONNU.

Il y a un souterrain qui communique de l'appartement qu'il occupe aux caves de cette maison. Ce souterrain a été fermé dans les guerres civiles, mais en deux heures on peut le rouvrir. Cette nuit, deux hommes se présenteront chez vous avec un mot de passe: je ne vous demande que de les introduire et de fermer les yeux. Mettez un prix à ce service.

CALEB.

Monsieur, ce n'est pas à moi, mais au maître de la maison que cette proposition doit être faite. Voulez-vous que je vous conduise chez lui?

L'INCONNU.

C'est inutile.

CALEB.

Parce qu'il vous a déjà refusé, peut-être?

L'INCONNU.

Qu'importe! l'action que je vous demande est-elle un crime?

CALEB.

Oui ; car elle pourrait attirer sur mes maîtres la peine la plus terrible, et quelque intérêt que le duc m'inspire, je ne veux compromettre que moi en le servant.

L'INCONNU.

C'est votre dernier mot ? Vous ne seriez rien pour le prince qui a donné à votre fils une sépulture chrétienne ?

CALEB.

C'est mon dernier mot sur le moyen que vous m'avez proposé ; mais s'il y en avait quelque autre...

L'INCONNU.

Oubliez que vous m'avez vu...

Il sort. Caleb rentre dans la maison.

SCENE VIII.

RICHARD, qui ouvre la fenêtres d'une chambre au premier.

Il me semble que je fais un rêve ! Quoi, j'ai trouvé un ami, et ma mère aura un asile... Et c'est le crime que j'allais commettre... oui, un crime, je le vois maintenant, qui a amené ce changement dans ma destinée. O mon Dieu, que j'étais coupable de désespérer de vous !... Eh bien ! je m'attends à tout maintenant... Je ne serais pas étonné d'apprendre que ce fatal mariage est rompu !... Oh ! comme je vais travailler !... Un jour, peut-être... (*Il aperçoit un rosier sur le balcon.*) Ah ! les belles roses !...

Il en cueille une et disparaît pour un moment.

SCENE IX.

RICHARD, dans la chambre ; **ANNA**, **FRANCIS**, sortant de la maison.

FRANCIS.

Vous sortez de si bonne heure, miss Anna ?

ANNA.

J'ai vu mon père, et, grâce au ciel, il n'a plus besoin de mes soins. La santé du corps et la tranquillité de l'âme s'épanouissent sur son noble visage; lui-même m'a renvoyée à mes pauvres, et je vais les retrouver.

FRANCIS.

C'est bien, chère miss; c'est à merveille! Il n'y a rien de tel qu'une bonne action pour bien commencer la journée! Mais cette charité qui fait de vous l'ange sauveur de tant de misères, ne doit pas vous rendre insensible aux souffrances de vos amis... et j'ai tant de choses à vous dire...

ANNA.

Eh bien! à mon retour.

FRANCIS.

Les ouvriers seront venus; je n'aurai pas le temps...

ANNA.

Alors, parlez, je vous écoute.

RICHARD, *revenant à la fenêtre.*

Ah! que vois-je?

FRANCIS.

Anna, c'est dans huit jours que je dois vous épouser.

ANNA.

Oui, monsieur Francis, c'est dans huit jours.

FRANCIS.

Mon bonheur est si grand et je m'en reconnais si indigne que je n'ose pas encore y croire! Moi, votre époux!... Vous ne savez pas une chose, c'est que je vous aime depuis que je vous connais!... Quand votre père m'a recueilli chez lui, il y a douze ans de cela, vous étiez tout enfant; eh bien! moi, qui l'étais aussi, je tremblais déjà devant vous, tenez, comme en ce moment-ci!... Je vous ai aimée en silence, sans espoir; car, comment me figurer que je m'élèverais jamais

jusqu'à vous, ou que vous descendriez jamais jusqu'à moi? La volonté de votre père a fait ce miracle... je devrais être fou de joie... Eh bien! non, non; ma joie est incomplète. Depuis que le jour de notre mariage est fixé, je vous vois triste, rêveuse... Est-ce que ce mariage vous afflige? Il faudrait me l'avouer, voyez-vous! je ne vous en voudrais pas... Nos éducations ont été si différentes!... vous avez été élevée chez miss Marguerite Douglas, qui tient la première pension de Londres... vous savez le dessin, l'histoire, la musique!... et moi, à tout prendre, je ne suis qu'un ouvrier!... Vous devez me trouver bien ignorant, bien gauche!... Parlez-moi donc avec une entière franchise, et comme une sœur à son frère... Anna, m'aimez-vous?

ANNA.

Et comment ne vous aimerais-je pas? vous le compagnon de mon enfance; vous le meilleur ami de mon père, vous dont les soins, l'activité, ont relevé deux fois sa fortune chancelante; vous qui, avec vos talens, auriez pu trouver vingt positions plus lucratives et qui n'avez jamais voulu nous quitter! Il faudrait que je fusse une fille bien ingrate pour rester insensible à une conduite si dévouée et à un langage si généreux!

FRANCIS.

Ah! vous êtes bien bonne!... Certainement voilà une réponse qui en contenterait bien d'autres... mais ce n'est pas comme récompense des services que j'ai pu rendre à votre père que je voudrais recevoir votre main! Le quitter? moi! est-ce que cela était possible? Ne suis-je pas un de ses enfans? ne me tenez-vous pas lieu l'un et l'autre de la famille que j'ai perdue et que je ne retrouverai jamais?... Voilà précisément la pensée qui me tue; c'est que j'ai été utile à votre père et que vous vous croyez obligée de vous sacrifier pour

lui ! Prenez-y garde, ce n'est ni la reconnaissance ni l'amitié qui vous rendront heureuse en ménage ! et moi-même, je serai le plus malheureux des hommes, si ce n'est pas de l'amour qu'obtient mon amour !.

ANNA.

Et que voulez-vous que je vous réponde ? Je n'ai jamais parlé de cela à miss Douglas, mon institutrice. Sortie de mon couvent depuis trois jours, je ne sais ce que c'est que le monde et le langage de l'amour, ce langage dont la violence m'effraie, je l'entends aujourd'hui pour la première fois. Qu'importe à quel titre vous me soyez cher ? je connais tous les devoirs d'une épouse chrétienne ; je les remplirai avec joie ; que pouvez-vous me demander de plus ?

RICHARD, *refermant la fenêtre.*

Oh ! la fatalité est sur moi... (*Il rentre.*)

FRANCIS.

Anna, pardonnez. Oui, mes questions devraient étonner votre innocence, et je suis insensé de vous avoir parlé ainsi. C'est clair, vous ne pouvez m'aimer autrement que vous ne faites... Plus tard, je ne dis pas, ça prendra plus de vivacité !... l'important pour moi, c'est que vous n'en aimiez pas un autre, de ce côté-là, je suis tranquille ; cet autre, où diable l'auriez-vous rencontré ?

ANNA.

Monsieur Francis !...

FRANCIS.

Oh ! pardon ! pardon !

ANNA.

Je puis partir maintenant ?

FRANCIS.

Pas encore. Il me reste à vous instruire d'un projet que j'ai formé, un beau projet ! Je ne veux pas que vous ayez à rougir de votre mari devant vos amies,

dans le monde!... J'ai donc résolu de faire mon éducation... C'est m'y prendre un peu tard... mais vous m'encouragerez, vous dirigerez mes études... J'ai déjà un professeur...

ANNA.

En vérité?...

FRANCIS.

Oui, qui sera censé remplir ici les fonctions de commis, pour que votre père ne gronde pas. C'est sous ce titre que je vais le lui présenter. Anna, je le connais depuis bien peu de temps ; mais c'est un bon et loyal jeune homme. Ayez de la bienveillance pour lui.

ANNA.

C'est vous qui l'amenez, il a droit à tous nos égards.

SCENE X.

ANNA, FRANCIS, CALEB.

CALEB.

Ah! vous voilà, monsieur Francis, je vous cherchais.

FRANCIS.

Pourquoi ?

CALEB.

Pour vous remettre un petit mot d'écrit.

FRANCIS.

De quelle part ?

CALEB.

De la part de ce jeune homme que vous aviez installé dans la chambre du premier.

FRANCIS.

De notre nouveau commis ?

CALEB.

Je ne crois pas qu'il le soit jamais ; car, après m'avoir remis ce billet, il m'a demandé d'une voix tremblante s'il n'y avait pas une autre sortie dans la mai-

son, et, sur ma réponse affirmative, il s'est sauvé par la porte du jardin.

FRANCIS.

Voilà qui est singulier; donne... (*Il ouvre le billet et lit.*) « Je ne puis accepter la place que vous m'avez offerte. Soyez heureux; vous ne me reverrez jamais! » — Et pas de signature! Ah! le malheureux! il est allé se tuer.

CALEB.

Se tuer!

ANNA.

Se tuer!... (*Francis lui donne le billet.*) Oh! voyons, voyons donc... Je connais cette écriture!

FRANCIS.

Que dites-vous?

ANNA.

C'est... c'est celle d'un jeune homme que j'ai rencontré plusieurs fois au chevet d'un pauvre savant, qui habite le quartier Saint-Paul. Miss Douglas, que j'accompagnais, le connaît depuis longtemps; un jour, il lui a écrit pour la prier de venir.

FRANCIS.

Et savez-vous où il demeure?

ANNA.

Il habite avec sa mère la même maison que le savant, rue Saint-Paul, n° 40.

FRANCIS.

Et vous ne pouvez pas me dire son nom?

ANNA.

Il se nomme Richard Sidney...

FRANCIS.

Sidney!

CALEB.

Mon Dieu! monsieur Francis, qu'avez-vous?

FRANCIS.

Vous êtes sûre qu'il s'appelle Sidney ?...

ANNA.

Oui, sans doute.

FRANCIS.

Sidney ! et sa mère est avec lui ! Si c'était... Anna, ma chère Anna, apprenez que le nom que je porte... Mais non, je ne puis rien vous dire avant de les avoir vus !...

ANNA.

Et d'où savez-vous qu'il veut se tuer... ce pauvre jeune homme?... Monsieur Francis, je vous en conjure... ne l'abandonnez pas!... Courons!

FRANCIS.

Oui, oui, conduisez-moi, Anna ! venez m'aider à le sauver !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II^m.

Une mansarde misérablement meublée.

SCENE Ire.

RICHARD, assis devant une table, la tête dans ses mains ; FRANCIS, entrant par le fond.

FRANCIS.

Dieu soit loué ! le voilà.

RICHARD.

Ah ! ciel, je ne pourrai donc pas mourir tranquille !

FRANCIS.

Richard Sidney, est-ce ainsi que vous recevez votre meilleur ami ?

RICHARD.

Qui vous a dit mon nom et ma demeure ?

FRANCIS.

Dieu, par la voix d'un de ses anges ! Laissez-moi quelque temps pour me remettre... l'émotion que j'éprouve est si forte... (*Il regarde autour de lui.*) Ah ! quel dénuement ! quelle misère !...

Il fond en larmes.

RICHARD.

Vous voyez ; il vaut mieux manier une plume d'oie qu'une plume d'aigle. Les poètes ne s'enrichissent pas comme les commis.

FRANCIS.

Où est votre mère ?

RICHARD.

Là.

FRANCIS.

Vous l'avez vue ?

RICHARD.

Elle dort.

FRANCIS.

Avant de vous prier de me présenter à elle, j'ai besoin de vous parler.

RICHARD, *avec violence.*

Et qu'avons-nous à nous dire ? Vous m'avez sauvé la vie, c'était peu de chose ; vous m'avez offert une place, c'était mieux ; je refuse vos bienfaits, je pense que j'en ai le droit. Il me platt de rester dans mon grenier, libre et gueux. Je rends justice à vos intentions ; mais je vous fais observer qu'il ne faut pas obliger les gens en dépit d'eux-mêmes, et que la bienfaisance pratiquée avec cette tenacité peut vous rendre fort importun.

FRANCIS, *le regardant avec attendrissement.*

Richard, vous ne savez pas qu'en ce moment, il vous est impossible de m'offenser.

RICHARD.

Et pourquoi impossible ? parce que vous êtes riche et que je suis pauvre ; voilà bien l'insolence des parvenus !

FRANCIS.

Que s'est-il donc passé depuis une heure ? vous n'êtes plus le même homme. Oubliez-vous que vous m'avez serré la main ?

RICHARD.

Pardon ! je dois vous paraître un monstre d'ingratitude et d'orgueil ; je suis un malheureux, voilà tout. Je ne puis demeurer avec vous ni rien accepter de vous. Non, non, cela est impossible, et si vous connaissiez la raison de mon refus, vous l'approuveriez. Grâce au ciel, mes affaires sont en moins mauvais état ; en rentrant à la maison, j'ai rencontré un libraire qui m'a donné du travail. Ainsi donc, si vous êtes venu ici avec quelque argent de trop, allez l'offrir à mon voisin, un pauvre vieillard, entiché comme moi de science et de poésie, auquel un de mes professeurs de Leyde m'avait adressé. Il a perdu l'une après l'autre trois filles chéries, et il est devenu aveugle, je pense, à force de les pleurer.

FRANCIS.

Vous avez donc étudié à Leyde ?

RICHARD.

Oui, monsieur, et puisque vous allez vous marier, si vous ne savez que faire de vos enfans, envoyez-les dans cette glorieuse académie. Il y a là des gaillards qui leur apprendront tout ce qu'il faut savoir pour mourir de faim.

FRANCIS.

Et c'est un frère de votre père qui, tout enfant, vous avait fait venir chez lui?...

RICHARD.

Il est vrai ; mais comment savez-vous ?...

M^{me} SIDNEY, dans sa chambre.

Richard !

FRANCIS.

C'est elle !

RICHARD.

Retirez-vous, monsieur ! ma mère est souffrante et ne peut vous recevoir.

FRANCIS.

Ah ! c'est précisément parce qu'elle souffre que je dois lui prodiguer tous mes soins ! A-t-elle un médecin ?

RICHARD.

A quoi bon ?

FRANCIS.

Sa maladie est sans remède ?

RICHARD.

Je l'espère bien ! Dieu qui a emporté son esprit dans la région des rêves, lui ferait une faveur trop funeste en lui rendant le sentiment de son malheur.

FRANCIS, avec désespoir.

Elle est folle ! elle est folle !

RICHARD.

Silence donc !

M^{me} SIDNEY, toujours dans sa chambre.

Richard, tu es là ?

RICHARD.

Sortez-vous maintenant ?...

Il va au devant de sa mère ; Francis fait semblant de sortir, revient sur ses pas et se jette dans un cabinet.

SCÈNE II.

M^{me} SIDNEY, RICHARD.

RICHARD.

Me voilà, me voilà, ma mère.

M^{me} SIDNEY, *entrant.*

Bonjour, Richard. Quel est donc ce papier qu'on a apporté pendant ton absence ?

RICHARD, *lisant.*

Il est fait commandement à la veuve Sidney et à son fils de quitter l'appartement qu'ils occupent rue St-Paul, n° 10, et dont ils n'ont pas payé le loyer depuis six mois.

Il froisse le papier avec colère.

M^{me} SIDNEY.

On veut nous faire partir ! et pourquoi ? Cet appartement me plaît, à moi : des fenêtres on voit les pelouses et les ombrages d'Hyde-Park ; beaux arbres qui me rappellent ceux de ma patrie ! Tiens ! et si nous partons, qui est-ce qui soignera le vieil aveugle ?

RICHARD.

Aussi ne partirons-nous pas, ma mère. J'ai enfin trouvé un libraire qui a en moi quelque confiance, et j'espère gagner, d'ici à demain, de quoi payer notre loyer...

Il se remet au travail.

M^{me} SIDNEY, *allant l'embrasser au front.*

Mou pauvre enfant !... (*Une pause.*) Et quel est le genre de l'ouvrage que tu composes ? une tragédie, un poème, un opéra ? Je voudrais que ce fût un opéra ; quel spectacle magnifique ! d'abord, une salle toute resplendissante de dorures et de lumières ; des femmes couvertes de pierreries, qui agitent leur éventail ; puis la toile se lève ; on entend une musique qui pénètre l'âme ; et des chants passionnés, des danses enchantées achèvent de porter le trouble dans votre raison. Alors, une voix murmure à votre oreille : « Voilà le monde pour lequel tu es faite ; à quoi bon enfouir ta jeunesse dans les soins pénibles du ménage ? Tu peux disputer la palme de la beauté à toutes ces femmes qui

t'environnent ; dis un mot, et Londres est à tes genoux... » Non ! non ! arrachez-moi de cette salle funeste ! Richard ! Richard ! ne me ramène plus à l'opéra !

RICHARD.

Calmez-vous, ma mère, ce n'est pas un opéra que j'écris.

M^{me} SIDNEY.

Ah ! tant mieux. Eh bien ! alors, qu'est-ce donc ? une tragédie ? Je sais un beau sujet de tragédie. Je veux te le raconter ; c'est une jeune femme, une malheureuse... qui a été perdue... mais par les moyens les plus odieux... la ruse, la violence... enfin, elle a fui la maison conjugale, et depuis cinq ans elle n'a vu son mari que dans ses rêves ! Tout-à-coup il découvre la retraite de cette épouse coupable ; il y court, et quel est l'homme qu'il rencontre sur le seuil ? son rival, le lâche qui l'a déshonoré ! Les épées brillent, un duel s'engage. Au secours ! arrêtez ! c'est moi seule qui dois périr ! Il est trop tard, la Providence abandonne celui dont la cause était juste ; il tombe et la vie s'échappe de sa blessure avec des flots de sang !

RICHARD.

Toujours, toujours cette fatale image ! O mon Dieu ! quand ferez-vous cesser l'expiation ? Ma mère, ma mère !

M^{me} SIDNEY.

Écoute : il rouvre son œil mourant ; il parle ; il prononce mon arrêt.

RICHARD.

Oubliez !..

M^{me} SIDNEY.

Et comment veux-tu que je l'oublie, cette malédiction suprême qui a fait mon malheur sur cette terre et qui doit me poursuivre au delà du tombeau ? Ne m'en demande pas les termes, Richard : non, ne me les demande pas ; je deviendrais folle en les répétant !

RICHARD.

Oh ! ce n'est pas cela que je vous demande ! dites-moi seulement le nom de cet homme qui a tué mon père et qui , en vous abandonnant , a si bien couronné tous ses crimes ! Oh ! le nom de cet homme pour qu'il y ait un intérêt dans ma vie ! Le nom de cet homme , pour que je venge mon père et vous !...

M^{me} SIDNEY.

Oui , oui , ton père , il faut venger ton père. Son assassin s'appelait Henri Clinton.

RICHARD.

Mais c'était là un faux nom !

M^{me} SIDNEY.

Sans doute ! Ne l'ai-je pas vu passer un jour dans le carrosse du roi ? lui , Henri , le fils d'un simple gentilhomme , assis à la place des premiers seigneurs de la cour ! Éperdue à son aspect , je m'élançai... je me jette au devant des chevaux... il se fit un grand bruit... puis un nuage sanglant passa devant mes yeux... je ne sentis plus rien... Et quand je revins à moi , j'étais sur un vaisseau qui m'entraînait loin de l'Angleterre , et on me répondit par des menaces quand je demandai mon fils , pauvre enfant dont j'avais été séparée dans ce tumulte , et que je ne devais plus embrasser !

RICHARD, *pleurant.*

Mon frère ! mon pauvre frère !

M^{me} SIDNEY.

Tu ne lui refuses pas ce nom ? tu ne l'aurais pas haï , n'est-ce pas ?

RICHARD.

Moi , le haïr ! moi , lui refuser le titre de frère ! Est-il donc responsable des crimes de son père ? N'est-ce pas votre sang qui coule dans ses veines ? N'avons-nous pas été nourris du même lait ? Je l'aurais peut-être moins

x

aimé si son père l'avait reconnu, lui avait assuré une existence brillante... mais sa destinée a été pour le moins aussi funeste que la mienne; c'est mon frère par le sang et par le malheur!

M^{me} SIDNEY, *pleurant.*

Et j'ai pu me séparer de lui! Richard, que crois-tu qu'il soit devenu? Pauvre enfant perdu dans cette ville immense, sans parens, sans ressources, il aura sans doute été victime du froid, de la faim... et peut-être m'a-t-il accusée de l'avoir abandonné; peut-être est-il mort en me maudissant!...

SCÈNE III.

M^{me} SIDNEY, RICHARD, FRANCIS, *qui depuis quelque temps est sorti du cabinet.*

FRANCIS.

Non, ma mère; il n'a jamais prononcé votre nom que pour le bénir!

RICHARD.

Ma mère, a-t-il dit!

M^{me} SIDNEY.

Richard, quel est ce jeune homme?

FRANCIS.

Dis-le lui, Richard; car maintenant tu dois savoir pourquoi je n'ai pas voulu te quitter!

RICHARD.

Ah! mon frère!...

Ils s'embrassent.

M^{me} SIDNEY.

Son frère!

FRANCIS, *aux genoux de sa mère.*

Oui, je suis cet enfant que vous croyiez perdu pour vous et qui vous croyait perdue pour lui. Recueilli sur le pavé de Londres par le plus généreux de tous les hommes, j'avais fini par me considérer comme son fils;

mais que de pleurs j'ai donnés à votre souvenir ! Vous aviez pris tant de soins de mon enfance souffrante ! vos chants , vos douces caresses avaient tant de fois endormi mes douleurs ! Non , je n'ai jamais cru que j'avais été abandonné par ma mère ; je savais trop à quel point j'en étais aimé ! Que de recherches nous avons faites pour vous retrouver ! Mais personne ne savait quand ni comment vous aviez disparu de Londres ! Mon bienfaiteur s'inquiéta de ce mystère ; il crut que votre exil avait une cause politique , et , pour soustraire ma jeunesse à des dangers qu'il ignorait , il me fit changer de nom. Il y a trois ans seulement, nous avons été mis sur vos traces ; mon frère et vous, vous deviez habiter Leyde : j'y courus ; vous étiez partis ! Oh ! ma mère, ma mère, notre réunion est un miracle de la providence, et j'y vois la preuve que tous nos malheurs sont finis !

M^{me} SIDNEY.

Oh ! parle, parle, je ne puis me lasser de te voir ni de t'entendre ! Oui ! voilà bien l'image qui venait charmer mes rêves, quand le soir, avant de m'endormir, je demandais à Dieu du courage !... (*Elle l'embrasse avec transport. — A Richard.*) Richard, il te manquait un ami ! (*Les deux frères se serrent la main.*) O mon Dieu, je vous remercie, les fautes de leur mère ne les empêcheront pas de s'aimer !

RICHARD.

Comment ne l'aimerais-je pas ? je le connaissais avant de savoir qu'il fût mon frère, et si je vous disais quel service il m'a rendu...

FRANCIS.

Oh ! silence ! Pour les uns comme pour les autres, pas un mot du passé !

M^{me} SIDNEY.

Noble enfant ! ne dirait-on pas qu'il retrouve sa

mère dans un palais ? Mais regarde donc autour de toi ! c'est la misère que tu viens partager.

FRANCIS, *gaiement.*

Et quand il serait vrai ! ma joie en serait-elle moins vive ? Mais rassurez-vous. Je vous ai dit que nos malheurs étaient finis et je le répète. Non, ma bonne mère, vous ne connaîtrez plus les privations que la misère impose, et je vais vous présenter un ange dont les soins s'uniront aux nôtres pour vous faire oublier tout ce que vous avez souffert... (*Il va au fond et appelle.*)
Anna ! Anna !

RICHARD.

Elle ici , mon Dieu !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANNA.

FRANCIS.

Anna, les soupçons dont je vous avais parlé, et que vous avez accueillis avec tant de joie, sont changés en certitude. Voilà ma famille !...

ANNA, *s'avançant.*

Madame....

FRANCIS.

Ma mère, embrassez-la et bénissez-la, car elle sera bientôt votre fille.

M^{me} SIDNEY.

Est-il vrai ! Oh ! je la connais déjà. Je l'ai rencontrée plusieurs fois au chevet d'un vieillard malade, et ce bon vieillard disait en nous désignant l'une et l'autre, qu'il était visité par deux anges : l'espérance et la charité. Toi, ma fille ! qu'il me sera doux de t'appeler ainsi ! Oh ! il y a longtemps que je te savais aimée de mon fils. Regarde ces papiers couverts d'improvisations, de poésies inachevées... Il n'y en a pas un seul où Richard n'ait tracé ton nom.

FRANCIS.

Richard !

RICHARD.

Ma mère !

ANNA.

Madame, que dites-vous ?

M^{me} SIDNEY.

Il semblerait que je divulgue un secret bien terrible ! Mais, Richard, puisque tu es à la veille de l'épouser, j'ai bien le droit de dire que tu l'aimes ! Comment cela s'est-il fait, par exemple ? — Hier, oui, je me le rappelle, tu es entré ici pâle, chancelant, désolé. Je te voyais à travers cette porte vitrée. Tu t'es assis à cette table et je t'ai entendu répéter avec des sanglots : Elle a dit à notre voisin qu'elle allait se marier dans huit jours. Elle, c'est vous ! par quel miracle ?...

ANNA.

Madame, ce n'est pas votre fils Richard, c'est monsieur Francis que j'aime et que je vais épouser.

M^{me} SIDNEY.

Francis ?...

FRANCIS.

Anna, vous avez fait à votre malade une visite plus courte qu'à l'ordinaire. Je croirais lui faire un vol si je vous retenais plus longtemps. Ma mère va vous accompagner près de lui, et tout-à-l'heure j'irai vous rejoindre...

Anna et M^{me} Sidney sortent lentement.

SCÈNE V.

FRANCIS, RICHARD.

FRANCIS.

Ainsi, frère, tu aimes miss Butler ?

RICHARD.

Frère...

FRANCIS.

Oh ! de la franchise avec moi !

RICHARD.

Eh bien ! oui. Notre mère a dit la vérité. Oui , je l'ai aimée cette jeune fille, en la voyant aller de mansarde en mansarde au secours de toutes les misères, et, comme le soleil , réjouir par sa présence le chevet des moribonds ! Oui , j'en avais fait l'ange consolateur de mes souffrances, l'ange inspirateur de mes travaux. Et cet amour était cependant si pur , si dépourvu de tout espoir , que je n'avais pas même cherché à savoir son nom. Je l'ai appris il y a deux heures, en te voyant causer avec elle. Et c'est alors que je me suis sauvé. L'amant de la fiancée ne pouvait accepter tes bienfaits, à moins d'être le plus lâche de tous les hommes !

FRANCIS.

Malheureux que je suis !

RICHARD.

Et pourquoi malheureux ? N'est-ce pas toi qu'elle aime ? Ne te l'a-t-elle pas dit ce matin et tout-à-l'heure ?... Va, tu aurais bien tort d'être jaloux d'un misérable fou comme moi. Mais enfin, on n'est pas maître de cela ! Je sais ce que j'ai à faire.

FRANCIS.

Et quoi donc ?

RICHARD.

Sur une des rives de l'Amérique , Guillaume Penn , un sage , a fondé une société nouvelle : j'irai l'y retrouver.

FRANCIS.

Pour y mourir ?

RICHARD.

Pour m'y guérir !

FRANCIS.

Et nous donc !... égoïste !... Ah ! je n'aurai pas re-

trouvé mon frère pour le perdre si tôt ! Tu resteras à Londres pour y cultiver à ton aise la poésie, les lettres... et tu auras des succès, je n'en doute pas. C'est là le seul moyen de te distraire de ton amour ! Ah ! je suis content de t'avoir demandé une explication bien franche... A ton tour, écoute : Tant que tu ne seras pas venu me dire avec une voix ferme, avec un regard calme... « Frère, tu peux épouser Anna ; je n'ai plus pour elle que de l'amitié ! » eh bien ! tant que tu ne m'auras pas dit cela, je resterai garçon !...

RICHARD.

Ah ! je ne puis accepter...

FRANCIS.

Voilà qui est dit : j'en souffrirai, mais je tiendrai ma parole.

SCENE VI.

RICHARD, FRANCIS, ANNA ; puis, CALEB.

ANNA.

Ah ! monsieur Francis, je suis toute tremblante... Voilà Caleb qui vous cherche. Il m'a dit à peine quelques mots ; mais il me semble qu'il apporte de bien mauvaises nouvelles.

FRANCIS.

Qu'est-ce donc, Caleb ? qu'y a-t-il ?

CALEB.

Ce qu'il y a, monsieur Francis ! Il y a... Ah ! le scélérat ! le maudit homme ! je m'étais toujours méfié de lui.

FRANCIS.

Au nom du ciel ! explique-toi.

CALEB.

Eh bien ! le banquier Sydenham, ce coquin qui donnait hier une fête...

FRANCIS.

Il est mort ?

CALEB.

Oh! si ce n'était que cela! Il manqué de cinq cents mille guinées, et il a quitté Londres au point du jour.

ANNA.

Mon père avait de l'argent placé chez lui, n'est-ce pas?

CALEB.

Eh! voilà le sujet de mon désespoir. Deux mille huit cents livres sterling, sur lesquelles nous comptons pour payer notre fin de trimestre. Je devais les retirer aujourd'hui.

ANNA.

Et cette somme nous manquant...

CALEB, avec éclat.

Il faudra faire faillite! il faudra faire faillite!...

FRANCIS, revenant à lui.

La maison Butler faire faillite!... vous êtes fou, Caleb; vous perdez l'esprit.

CALEB.

Mais avec quoi paierons-nous les ouvriers, les billets échus?...

FRANCIS.

Eh! ce ne sera pas avec vos lamentations, prophète de malheur!... (*Il se promène vivement.*) Et il donnait une fête! pour éblouir ses créanciers! pour mieux cacher les apprêts de sa fuite! Niais! niais! niais que je suis!

ANNA.

Caleb, cette fatale nouvelle est-elle connue de mon père?

CALEB.

Hélas! miss, c'est lui qui me l'a apprise. Et il avait un air... Il s'est assis comme un homme accablé, les bras pendans, le regard fixe... et au bord de ses paupières deux grosses larmes... Ça m'a fait un effet!...

Depuis la mort de votre mère, je ne l'avais pas vu pleurer.

ANNA.

Et je n'étais pas là ! Ah ! monsieur Francis, retournons auprès de lui !...

FRANCIS.

Oui, Anna, retournons-y, mais pour le rassurer. Rassurez-vous vous-même. Rien n'est désespéré. Votre père a des amis qui viendront à son secours... Et ce misérable Sydenham... quand dis-tu qu'il est parti ?

CALEB.

Au point du jour, par la route de Douvres !...

FRANCIS.

Oh ! il y a peut-être moyen de le rattraper. Adieu, frère.

RICHARD.

Que puis-je faire pour toi ?...

FRANCIS.

Eh ! tu ne peux rien... Attends ici, Caleb t'apportera des nouvelles. Venez, Anna, venez !...

Sortent Anna, Francis et Caleb.

SCÈNE VII.

RICHARD, *seul* ; puis, M^{me} SIDNEY.

RICHARD.

Je ne peux rien ! il a dit vrai. Oh ! si pour ramener ce Sydenham maudit, pour lui faire rendre l'argent qu'il emporte, ce voleur insâme... mon sang, ma vie pouvaient être bons à quelque chose ! mais non, des vœux stériles, c'est tout ce que je puis faire pour eux ! Oh ! Anna, Francis, quelle fatalité vous a jetés dans mon existence ! Je vous ai fait part de mon malheur !...

M^{me} SIDNEY, *entrant*.

C'est toi, Richard ? tu es seul ?

RICHARD.

Oui, ma mère.

M^{me} SIDNEY.

Ah ! tant mieux ; j'ai bien des choses à te dire. D'abord, c'est toi qu'elle aime ; ce n'est pas Francis.

RICHARD.

Ne parlons pas de cela, ma mère ; en ce moment, il n'est question de mariage ni pour Francis ni pour moi. Vous ne savez pas ce qui lui arrive.

M^{me} SIDNEY.

Si fait, une trahison, une banqueroute ; mais ce n'est rien. Tu ne sais pas, Richard ? maintenant, je suis riche, je te donne trois mille guinées en te mariant.

RICHARD.

Ma mère...

M^{me} SIDNEY.

Vite mon mantelet : que j'aille chez le duc de Sutherland !... Que dois-je lui dire ? Attends que je me rappelle bien... « Mylord, je sais quel est l'auteur du « libelle intitulé : *le roi Jacques II devant son siècle*, « et je viens vous dire son nom. » Allons donc, mon mantelet, tu vois bien que j'ai droit aux trois mille guinées !

RICHARD.

Vous connaissez l'auteur de ce libelle fameux ?

M^{me} SIDNEY.

Oui, je le connais.

RICHARD.

Oh ! mais je rêve... c'est impossible.

M^{me} SIDNEY.

Personne ne peut nous entendre?... C'est le poète Jean Milton !

RICHARD.

Milton !... hélas ! depuis plusieurs années on ne sait ce qu'il est devenu.

M^{me} SIDNEY.

Justement, c'est le vieil aveugle !

RICHARD.

Ma mère, que dites-vous ?

M^{me} SIDNEY.

Je dis que notre voisin est l'auteur du *Paradis perdu*, de ce beau poëme dont tu sais par cœur tant de morceaux !

RICHARD.

Est-il possible?... et j'osais me plaindre !

M^{me} SIDNEY, *lui montrant plusieurs papiers.*

Quant au libelle, voilà le manuscrit qui a été composé sous sa dictée... les notes qui ont servi à le rédiger... des lettres de différens personnages... Ce pauvre aveugle, qui l'aurait cru ? Il a été l'un des professeurs du duc de Monmouth !...

RICHARD, *parcourant les papiers.*

C'est vrai !... c'est vrai... Oh ! mais comment avez-vous appris ce secret ? Qui vous a donné ces papiers ?

M^{me} SIDNEY.

Qui me les a donnés ?... Oh ! mes souvenirs... mes souvenirs... (*Se rappelant tout-à-coup.*) C'est lui-même.

RICHARD.

Lui !

M^{me} SIDNEY.

« Ma chère voisine, m'a-t-il dit, après m'avoir appris son nom, je n'ai plus longtemps à vivre. Avant de mourir, je veux reconnaître vos soins et ceux de votre fils ; prenez ces papiers, allez les porter au duc de Sutherland, et dites-lui que je suis l'auteur de ce libelle célèbre dont les révélations avaient soulevé contre le roi Jacques II une moitié de l'Angleterre. Trois mille guinées seront votre récompense ; et moi, on m'arrêtera peut-être, on me conduira en

« prison ; mais c'est tout ce que je demande ! En prison, je retrouverai le duc de Monmouth, mon cher élève, et je pourrai mourir en l'embrassant !... »

RICHARD.

C'est tout ce qu'il vous a dit ?

M^{me} SIDNEY.

Oui ; et puis, il m'a recommandé le secret.

RICHARD.

C'est bon, ma mère, je garde ces papiers, je sais ce que j'ai à faire.

M^{me} SIDNEY.

Oh ! rends-les moi ; il s'agit de ton bonheur, de ta fortune ; je veux aller chez le ministre.

RICHARD.

Il vaut beaucoup mieux que j'y aille moi-même.

M^{me} SIDNEY.

Ah ! si tu veux y aller, c'est différent.

RICHARD.

N'est-ce pas ?

M^{me} SIDNEY.

Mais tu iras aujourd'hui ?

RICHARD.

Sans doute !

M^{me} SIDNEY, *s'asseyant.*

O mon fils ! je pourrai donc te voir heureux !

RICHARD.

Voyez comme vous faites bien de ne pas sortir. Vous avez éprouvé beaucoup d'émotions aujourd'hui, vous êtes abattue ; il faut vous reposer, tandis que moi, je vais me remettre au travail.

M^{me} SIDNEY.

Mais, quand iras-tu donc chez le ministre ?

RICHARD.

Tout-à-l'heure... (*A lui-même.*) Quoi ! ce vieillard aveugle, inconnu, abandonné, c'est l'Homère anglais !

Ah! malheureux, dès qu'il sera mort de faim dans sa mansarde, vingt villes se disputeront l'honneur de lui avoir donné le jour!... Je ne m'étonne plus si ce libelle anonyme a eu un succès si funeste à la cause royale. Ce n'est pas le premier écrit de ce genre qui soit sorti de cette plume glorieuse!... Elle a défendu de tout temps la religion nationale et le parti républicain!... Mais il ne sortait jamais; comment a-t-il pu?... *(Il va à sa mère qui commence à s'endormir.)* Ma mère, notre voisin vous a-t-il dit chez qui avait été imprimé son livre?

M^{me} SIDNEY.

Ici même et par la dernière de ses filles. Il y a dans la maison une chambre secrète où l'on trouvera des caractères d'imprimerie, une presse et les exemplaires restans du libelle. Cette chambre a deux issues : l'une sur le corridor, vis-à-vis de la fenêtre; l'autre... tiens... ce panneau où tu as accroché l'épée de ton père... à la hauteur de la main... Cherche...

Elle s'endort.

RICHARD, *va au panneau, trouve le ressort et le fait jouer.*

Ah!... du bruit!... *(Il referme vivement le panneau.)*
C'est Caleb!...

SCENE VIII.

RICHARD, CALEB, M^{me} SIDNEY, *endormie.*

RICHARD.

Parlez bas. Quelles nouvelles?

CALEB.

Plus mauvaises encore. Le bruit de notre malheur s'est répandu dans toute la ville. Quand nous sommes arrivés, figurez-vous, les ouvriers étaient en révolte et voulaient se faire payer sur-le-champ.

RICHARD.

Misérables!

CALEB.

Ah ! dam, monsieur Butler est le plus loyal, le plus juste des hommes, mais d'une fermeté inflexible !... Ses ouvriers, qui ne le jugent que sur la surface, saisissent la première occasion de se venger.

RICHARD.

On les a calmés, cependant ?...

CALEB.

Avec bien de la peine. Ils voulaient dès aujourd'hui cesser leurs travaux. Aujourd'hui, avant-veille d'une fin de mois ! c'eût été la mort de la fabrique !... Enfin, monsieur Francis a obtenu qu'ils rentreraient dans les ateliers, puis il est monté à cheval et il a disparu comme un éclair. J'exécute le plus important des ordres qu'il m'a laissés en vous priant de venir le remplacer.

RICHARD.

C'est bon. Et que tenez-vous là ?

CALEB.

Hélas ! monsieur, ce sont des lettres pour différens amis de monsieur Butler. Monsieur Francis réclame leur secours. Mais on n'est pas arrivé à mon âge sans savoir ce que c'est que les amis d'un homme dans le malheur !... Je n'aurai que des refus.

RICHARD.

Ah ! ça, vous qui avez si mauvaise opinion des hommes, vous ne seriez donc rien pour sauver votre maître ?

CALEB.

Que dites-vous là ?... Ah ! s'il ne fallait que ma vie pour les sauver !...

RICHARD.

Il faudrait peut-être une bonne résolution, du caractère !...

CALEB.

Ne vous y trompez pas, j'en aurais.

RICHARD.

Vrai?

CALEB.

Vrai. Mais, que voulez-vous dire?

RICHARD.

Si les démarches que vous allez tenter, et le voyage de Francis sont inutiles, je pourrai m'expliquer. En attendant, soyez sûr d'une chose : s'il est vrai que je puisse compter sur vous, miss Anna et mon frère seront sauvés; monsieur Butler ne fera pas faillite!

CALEB.

Ah! monsieur, comment pourrez-vous?...

RICHARD.

C'est mon secret. Parlons, parlons.

CALEB.

Mais votre mère?...

RICHARD.

Je vais l'enfermer, et ce soir je reviendrai... (*Roulement de tambour au dehors.*) Quel est ce bruit?...

CALEB.

C'est le cortège du duc Monmouth qui sort de la Tour, et qui va paraître devant le conseil des ministres. Ah! faut-il?...

RICHARD.

Allons, mon vieux Caleb, allons!...

Il va baiser la main de sa mère et sort avec Caleb. Le bruit des tambours devient plus fort et indique que le cortège passe sous les fenêtres.

M^{me} SIDNEY, se réveillant.

Sidney!... grâce! grâce!... Où suis-je? Quel est ce bruit? Est-ce quelqu'un qu'on mène au supplice?... (*Elle va à la fenêtre, regarde et jette un cri.*) Ah!...

(Elle court à la porte et la trouve fermée.) Clinton !...
Clinton !...

Elle tombe privée de sentiment.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III^m.

Une salle à Tower-Hill. Architecture magnifique. Portes latérales et porte au fond.

SCÈNE Ire.

LE DUC DE SUTHERLAND *et* LES MINISTRES, réunis en conseil; LE DUC DE MONMOUTH, introduit par un HUISSIER, des GARDES.

LE DUC.

Mylord, le conseil vous a prié de paraître une dernière fois devant lui pour vous demander si vous n'avez rien à ajouter à vos précédentes déclarations.

MONMOUTH.

Mylords, quand j'ai débarqué sur la côte d'Angleterre, suivi de quelques amis exilés comme moi et résolu à partager mon sort, j'ai pris Dieu à témoin que j'étais guidé par l'amour de la patrie, et non par une vaine ambition. Quels changemens dans ce royaume depuis la mort du roi, mon père ! Il avait concilié les esprits, ménagé les intérêts, rassuré les consciences ; son successeur a pris à tâche de tout brouiller et de tout aigrir. Il a espéré que le despotisme renaitra pour lui de l'anarchie : politique insensée et qui porte partout ses fruits ! Hier l'Écosse s'est insurgée au nom du Covenant ; demain l'Irlande se soulèvera au nom du pape. Anglais et protestant, je me suis ému à la ruine prochaine de ma religion et de ma patrie ; j'ai pris les armes. La providence ne m'a point secondé ; mais la

cause que je sers n'en est pas moins juste et nationale, et des mains plus dignes la feront triompher. Mylords, voilà tout ce que j'avais à vous dire, et maintenant, faites exécuter la loi.

LE DUC.

Le rang de Votre Grâce, et le souvenir de votre père nous ont fait un devoir de vous écouter : mais ce n'est point avec de telles paroles que vous pouvez améliorer votre position. Vous vous étiez assuré des intelligences sur divers points du royaume : on ne se jette pas dans une si grande entreprise sans être sûr de trouver du secours. Mylord, quels étaient vos partisans, vos amis ? Répondez-nous avec une entière franchise ; c'est peut-être le seul moyen de vous sauver.

MONMOUTH.

Duc de Sutherland, le souvenir de mon père, auquel tu viens de faire allusion, aurait dû retenir ta langue quand tu as voulu m'adresser cette question ; oui, comme tu le dis, je m'étais assuré des intelligences sur divers points du royaume ; des lords puissans m'avaient fait de grandes promesses. Mais je ne reconnais pour mes amis que ceux qui sont venus mourir près de moi dans la plaine de Sedge-Moor. Paix et bonheur à ceux qui survivent ! Il y a une barre sur mes armoiries ; mais il n'y aura pas de flétrissure à mon nom.

UN DES MINISTRES.

Votre Grâce convient qu'elle a été abusée par de vaines promesses ; peut-elle se croire engagée envers des traitres ?

MONMOUTH.

Mylord, je mériterais ce nom pour moi-même si je livrais une seule tête à vos échafauds.

LE DUC, *consultant des notes.*

Il y a du moins un point sur lequel vous pourriez

nous satisfaire. Un libelle outrageant pour la majesté royale a été répandu avec profusion dans Londres, en même temps que vos proclamations inondaient le reste de l'Angleterre. A travers un déluge de calomnies, ce libelle citait des documens authentiques, des lettres autographes du roi notre maître au roi Louis XIV et au chef du gouvernement romain. Nous ne vous demandons pas quel est l'auteur de cette brochure ; vous refuseriez de le nommer ; mais les documens dont il s'appuie, les lettres qu'il cite et que la trahison a mises entre vos mains, ne pourraient-elles rentrer dans les nôtres ? A ce prix, le roi vous ferait grâce.

MONMOUTH.

Je ne pourrais donner les papiers qu'on me demande sans livrer la personne qui les possède. Au surplus, elle avait ordre de les brûler dans le cas où je serais vaincu.

LE DUC.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas réservé cette chance de salut ?

MONMOUTH.

Parce que je voulais vaincre.

LE DUC.

Vous n'avez rien de plus à dire au conseil ?

MONMOUTH.

Je voulais lui demander s'il me serait permis de disposer des biens que j'ai laissés en Hollande. Comme prince, je n'ai rien fait dont je me repente. Mais comme homme, j'ai à me reprocher bien des fautes. Il en est une surtout que je tiens à réparer.

LE DUC.

Vous êtes libre de faire votre testament, mylord ; et je puis vous garantir que toutes vos volontés seront religieusement suivies. Mais nous n'en sommes pas là. Dieu sauvera Votre Grâce.

MONMOUTH.

Je vous remercie, mylord. Dieu sauve l'Angleterre !
Il salue, et rentre escorté par des Huissiers et par des Gardes.

SCENE II.

LES MINISTRES.

LE DUC.

Mylords, dans la voie funeste où s'est engagé le prince, il soutient son rôle avec courage, et vous n'espérez pas que d'autres réponses tomberaient des lèvres d'un Stuart. Son crime est inexcusable, je le sais ; mais il s'est détruit par sa folie, et son parti n'existe plus. Mylords, il y des momens où l'habileté des hommes d'état consiste à interroger leurs consciences : le roi Charles II nous a faits ce que nous sommes. Envoyer son fils à l'échafaud, n'est-ce pas jouer avec notre honneur ?

UN MINISTRE, *celui qui a déjà parlé.*

Nous ne sommes pas ses juges. Un bill a prononcé contre lui la peine de mort. Ce bill doit-il être exécuté ? Telle est la question. Quelle que soit notre réponse, elle n'engage pas la clémence royale.

LE DUC.

Mylord, cela est bon à dire aux chambres ; mais vos excellences ne se font pas illusion. Si vous concluez à ce que ce bill soit exécuté, le duc mourra cette nuit. Non que je mette en doute les bonnes dispositions du roi ; mais vous savez à quel parti sa conscience est livré, et le père Peters, en faisant demander notre avis, ne cherche qu'à rejeter sur les ministres la responsabilité du sang versé.

LE MINISTRE.

Encore une fois, le roi ne peut faire acte de clémence que si nous faisons acte de sévérité. L'heure

nous presse. C'est à moi de donner le premier mon avis...

Il écrit quelques mots sur un papier, qui passe successivement dans les mains de ses collègues.

LE DUC,

Duc de Norfolk, songez que le père du duc de Monmouth vous rendra vos biens confisqués sous le long parlement ; Carlisle , c'est lui qui vous a nommé chevalier de la Jarrettière et vice-président du conseil de l'amirauté ; lord Ormond, vous lui devez la baronnie de Cleveland en Irlande , c'est-à-dire la pairie et six mille guinées de revenus.

LE MINISTRE.

En conscience, voici notre avis. Nous l'avons écrit et signé de notre nom, suivant le désir de Sa Majesté. Joignez-y la vôtre, mylord, et transmettez-lui, avec nos hommages, le résultat de notre délibération...

Les Ministres sortent.

SCENE III.

LE DUC DE SUTHERLAND, *seul*.

La mort ! la mort !... — Ingrats et lâches ! Osons combattre leur avis ; osons prouver au roi que la mort de son neveu susciterait contre lui trop de haines et déshonorerait sa mémoire... Mais, qu'espérer d'un prince prêt à sacrifier ses trois royaumes pour une messe ! J'achèverais de me perdre sans sauver le duc ; et il faut que je le sauve ! Je ne conserve pas dans un autre but ce pouvoir que je résignerais avec tant de joie... quitte à le reprendre plus tard ! Ce noble duc ! avec quelle fermeté il a refusé de nommer ses complices ! Comme en l'écoutant, je me sentais rougir et pâlir ! Ah ! ce sont ses qualités mêmes qui l'ont perdu ! Ce n'est pas un chevalier qu'il nous fallait, c'est un politique. Le prince d'Orange, peut-être ?... J'y songerai.

En attendant, je ne laisserai pas le duc de Monmouth périr victime d'une expédition que j'ai encouragée, que j'ai servie... Moi, l'abandonner? Dieu me punirait dans mes enfans... (*Il sonne ; entre un Huissier.*)
Monsieur Mulgrave, le lieutenant de la Tour, est-il là?

L'UISSIER.

Depuis un instant.

LE DUC.

Priez-le d'entrer.

SCENE IV.

LE DUC, MULGRAVE.

LE DUC.

Tenez, monsieur Mulgrave,

MULGRAVE.

Grâce au ciel, il manque à cette délibération la signature du premier ministre.

LE DUC.

Il faudrait bien que je la donne : mais ne vous alarmez point. Mes intentions sont toujours les mêmes.

MULGRAVE.

Ces nobles lords ! ils ont oublié qu'ils devaient au feu roi les premières dignités de l'état, des fortunes énormes... Vous, mylord, la politique vous a laissé des entrailles. C'est bien.

LE DUC.

Vous me seconderez de tout votre pouvoir, n'est-ce pas, monsieur Mulgrave?...

MULGRAVE.

Disposez de moi. Ancien soldat de Cromwell, je ne me suis rangé du parti des Stuarts qu'à la suite du général Lambert. Le duc de Monmouth m'y a retenu ; jeune, généreux, impétueux, il a gagné plus de cœurs au roi que tout le reste de sa famille ; je me suis battu quinze ans contre son aïeul et contre son père ; le peu

de sang qui me reste, je suis prêt à le risquer pour lui.

LE DUC.

Où en est le projet d'évasion qui devait être exécuté cette nuit ?

MULGRAVE.

Je n'ai guère espoir de réussir.

LE DUC.

Je comprends : tout a été rompu par le refus de ce marchand, de ce Georges Butler, qui n'a pas voulu permettre à deux de nos gens de s'introduire dans sa maison. C'était peu de lui avoir offert une somme considérable ; j'ai moi-même essayé de séduire un de ses domestiques. Mais nous avons affaire à deux hommes incorruptibles ! C'est une fatalité.

MULGRAVE.

Il est vrai, mylord ; et ce plan a dû être abandonné. J'en ai concerté un autre ; mais je crains que nous n'ayons été devinés par cet Irlandais maudit, cette couleuvre de Mac Donnell...

LE DUC.

Mon secrétaire !...

MULGRAVE.

Votre espion. Dire que ce misérable est aussi maître que moi dans la Tour, et que vous dans ce palais !

LE DUC.

Vous vous en étonnez ! N'est-ce pas l'âme damnée du père Peters, le confesseur du roi ! Telle est ma destinée, à moi, ministre d'un pays libre ! Soumis en esclave au caprice de deux parlemens, il faut encore que je me résigne à voir tous mes actes contrôlés par un espion subalterne, moitié bourreau, moitié jésuite, à qui ses professeurs ont donné l'esprit d'inquisition et de ruse sans modifier sa brutalité !

MULGRAVE.

Malheureux duc de Monmouth! faudra-t-il donc qu'il succombe!

LE DUC.

Non, non, et si votre projet ne réussit pas, j'en ai un qui peut-être...

MULGRAVE.

Lequel?

LE DUC.

Savez-vous par quelle ruse le roi Philippe II, forcé de livrer son fils à l'inquisition, trouva moyen de satisfaire à ce tribunal terrible et au cri de la nature qui se réveillait dans son cœur?

MULGRAVE.

On dit qu'un faux don Carlos fut conduit au supplice.

LE DUC.

Eh bien! parmi les soldats arrêtés dans la déroute de Sedge-Moor, il y a de malheureux Ecossais en qui le dévouement au duc de Monmouth est exalté jusqu'au fanatisme... Si l'un d'eux...

MULGRAVE.

Mylord, impossible! Ils attendent leur grâce et ne consentiraient jamais...

LE DUC.

Quelqu'un! Silence.

L'HUISSIER, *rentrant*.

Monsieur Mac Donnell, le secrétaire de votre seigneurie, demande à être admis.

LE DUC.

Que me veut-il?

L'HUISSIER.

Il est accompagné d'un jeune homme qu'on vient d'arrêter dans la rue Saint-Paul, et qui est, dit-on, l'auteur de ce libelle fameux...

LE DUC.

Un jeune homme arrêté dans la rue Saint-Paul !...

MULGRAVE.

Mylord, contenez-vous.

LE DUC, à lui-même.

Rue Saint-Paul !... C'est effectivement dans ce quartier... Que dois-je penser ?

L'HUISSIER.

Je vais dire à monsieur Mac Donnell que votre seigneurie n'est pas visible.

LE DUC.

Si fait. Il s'agit d'une affaire d'état. Puis-je refuser de voir monsieur Mac Donnell ? Dites-lui, James, que je suis à lui dans l'instant. Et vous, monsieur Mulgrave, il ne faut pas qu'il nous voie ensemble. Venez, venez...

Mulgrave et le Duc sortent : on entend de sourds murmures au dehors.

SCENE V.

L'HUISSIER, MAC DONNELL, RICHARD.

L'HUISSIER.

Sa seigneurie va venir.

MAC DONNELL.

Bien... (*L'Huissier sort.*) Ce pauvre duc ! il s'est éloigné pour n'être pas surpris en conférence secrète avec le lieutenant de la Tour ; mais il est difficile de me tromper. Ainsi, plus de doute, il ya un coup monté pour sauver le prince hérétique. Heureusement, je suis là...

Les bruits du dehors ont augmenté. Le peuple est sous les fenêtres.

CRIS DU PEUPLE.

A l'eau ! à l'eau, Sydenham et Butler ! A la Tamise ! à la Tamise !...

MAC DONNELL.

Hein ! quel est ce bruit ?... Ah ! je respire, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Depuis que j'ai été assailli à coups de pierres sur le Marché-Neuf, je me crois menacé par tous les rassemblemens !...

RICHARD.

Qu'est-ce donc, monsieur ?

MAC DONNELL.

Ce n'est rien... ce sont deux banqueroutiers que le peuple traîne à la Tamise pour s'amuser.

RICHARD.

Deux hommes à l'eau ?

MAC DONNELL.

En effigie ! en effigie !

LE PEUPLE.

A l'eau ! Hourra ! hourra !

RICHARD.

Et quels sont les malheureux qu'on a voulu représenter ?

MAC DONNELL.

Eh ! parbleu ! voilà le gros Sydenham, avec sa culotte rouge et son chapeau bordé d'or.

RICHARD.

Et l'autre ?

MAC DONNELL.

L'autre, je ne le connais pas... Un habit de quaker, des cheveux de puritain...

RICHARD.

Monsieur Butler !

MAC DONNELL.

Ah ! c'était là Georges Butler ?

RICHARD.

Mais cela est infâme, monsieur. Georges Butler est un honnête homme... il ne fera pas faillite.

MAC DONNELL.

Vous croyez cela? Moi, je vous dis qu'il est compromis pour une somme très-forte dans la banqueroute de Sydenham, qui est maintenant passé en France... Et quant à ces exécutions populaires, je ne les blâme pas; elles ont un sens moral, très-moral. Eh! que diable! il faut de la probité.

RICHARD.

O mon Dieu! mon Dieu!

MAC DONNELL.

Tenez-vous: voici le ministre.

SCÈNE VI.

LE DUC DE SUTHERLAND, RICHARD, MAC DONNELL.

MAC DONNELL.

Mylord, ce matin, comme j'allais me rendre chez votre seigneurie, un homme d'un certain âge, simplement vêtu, une figure d'honnête homme, est venu me dire qu'il connaissait l'auteur de la brochure coupable qui a fait tant de bruit dans Londres, et qu'il réclamait les trois mille livres sterling promises au dénonciateur. J'ai reçu les déclarations de cet homme, et je me suis transporté chez monsieur, rue Saint-Paul, 10, Là, dans un grenier qu'il habite avec sa mère, nous avons trouvé une imprimerie, des papiers dont j'ai rapidement fait une liasse, et quarante exemplaires de la susdite brochure dont il a reconnu qu'il était l'auteur. Voilà l'un des exemplaires. Voyez, comparez, mylord, et avisez.

LE DUC, à *Mac Donnell*, après avoir parcouru les papiers.

Sont-ce là tous les papiers que vous avez trouvés?

MAC DONNELL.

Oui, mylord.

LE DUC.

Je respire... (*A Richard.*) Approchez, quel est votre nom ?

RICHARD.

Richard Sidney.

LE DUC.

Votre âge ?

RICHARD.

Vingt-cinq ans.

LE DUC.

Avez-vous des ressources ?

RICHARD.

Celles de trois cents mille créatures de Dieu qui se lèvent le matin dans cette capitale, sans savoir si le pain quotidien ne leur manquera pas.

MAC DONNELL, *au Duc, à demi-voix.*

Il dit vrai ; toute cette canaille d'auteurs meurt de faim dans un grenier, et prétend régenter le monde. Je vous donne celui-là pour un esprit fort dangereux ; je le connais. Hier, dans un accès de désespoir, il s'était jeté dans la Tamise, et celui qui l'en a retiré, lui a rendu un méchant service.

LE DUC.

Vous venez d'entendre l'accusation qui plane sur vous. Vous ne pouvez ignorer quel était le but de ce livre coupable, et quelle est la peine qui attend son auteur. Qu'avez-vous à répondre ?

RICHARD.

Que je suis prêt à mourir.

LE DUC.

Vous avouez ?...

RICHARD.

Mylord, on a saisi chez moi des preuves si décisives, que toute dénégation serait inutile. Il n'y a pas un

jugé en Angleterre qui eût besoin de mon aveu pour me condamner.

LE DUC.

Mais enfin, quand on est sous le poids d'une accusation si grave, on essaie de se défendre.

RICHARD.

Mylord, tout homme capable de se sacrifier pour une idée, tient moins à la vie qu'à la vérité.

LE DUC.

A quelle occasion avez-vous fait la connaissance du duc de Monmouth ?

RICHARD.

Je n'ai point dit que je le connaissais.

LE DUC.

Si vous n'êtes pas un des partisans du prince, dans quel intérêt avez-vous écrit cette brochure ?

RICHARD.

Dans l'intérêt du peuple, dont le duc a toujours soutenu les droits.

MAC DONNELL, *au Duc.*

Mylord, cette fois il en impose, j'ai reconnu sa mère, une pauvre folle, qui avait été bannie de l'Angleterre du temps du feu roi. La cause de son exil, la cause même de sa folie est une histoire que je pourrais vous dire. Soyez sûr que son fils est dévoué au duc de Monmouth.

LE DUC, *à Mac Donnell.*

Où est cet homme qui l'a dénoncé ?

MAC DONNELL.

Là, mylord.

LE DUC.

Faites-le venir.

SCENE VII.

LES MÊMES, CALEB.

LE DUC, voyant Caleb.

Cet homme un délateur !

MAC DONNELL.

Monseigneur le connaît ?

LE DUC.

Peut-être... (*A Caleb.*) Persistez-vous à déclarer que Richard Sidney, ici présent, est l'auteur de ce libelle ?

CALEB, *troublé et baissant les yeux.*

Oui, oui... mylord.

MAC DONNELL.

Levez les yeux, regardez au moins celui qu'on vous désigne.

CALEB.

C'est bien lui.

LE DUC.

Vous n'êtes animé, en faisant cette déclaration, par aucun sentiment de haine ou de vengeance ?

CALEB.

Non, je ne le hais pas.

LE DUC.

Comment avez-vous découvert son secret ?

CALEB.

Je...

RICHARD.

Monsieur le duc, je m'en vais vous le dire. Ce vieillard est accablé par vos questions et par ma présence ; il n'était pas préparé à cette confrontation. Permettez-moi de venir à son secours.

LE DUC.

Vous songez à le justifier ; vous qu'il dénonce ?

CALEB.

Ah ! Dieu !...

RICHARD.

Laissez-moi donc parler. Apprenez que monsieur exécute un pacte convenu d'avance entre nous. Vieux comme vous le voyez, chargé d'une nombreuse famille, et ruiné par un récent désastre, il est venu à moi pour me réclamer une somme assez forte qu'il m'a prêtée en des temps plus heureux et qui est aujourd'hui son unique ressource. Je n'avais pas un shelling à lui donner, mylord, à lui qui avait eu confiance dans ma loyauté, dans mon honneur. Fallait-il donc que, moi aussi, je lui fisse banqueroute ! Heureusement je pouvais m'acquitter en lui offrant ma vie. Il l'a d'abord refusée ! Mais quand il a vu sa famille au désespoir et près de manquer de tout, sa tête s'est perdue ; il a relu l'avis que vous avez fait afficher dans tous les carrefours de Londres, et vous savez le reste. Jugez-le comme il vous plaira, mylord ; moi qui lis dans son cœur, je lui dis qu'il peut marcher la tête haute, et je le prie de venir m'embrasser...

Richard lui tend les bras ; Caleb s'y jette.

LE DUC.

C'est étrange... il y a là-dedans un mystère...

RICHARD.

Eh ! que vous importe ! Vous en savez déjà plus que vous n'aviez le droit d'en demander. Aux termes de votre proclamation, celui qui vous livrera l'auteur de ce libelle n'est tenu de vous dire ni son nom, ni les motifs qui l'ont fait parler. Vous vous assurerez d'abord que ses indications sont exactes, puis vous lui compterez trois mille guinées, et tout sera dit. Tel est le marché proposé par le roi Jacques II aux loyaux ennemis de l'Angleterre ; duc, vous avez en votre pouvoir l'homme que vous cherchiez ; je vous somme d'acquitter la dette de votre maître... et la mienne.

LE DUC.

Monsieur Mac Donnell, faites compter trois mille guinées à cet homme, et qu'il soit libre de se retirer.

RICHARD.

Ah ! mon frère est sauvé ! Anna, tu sauras tout, et je vivrai du moins dans ta mémoire !...

Caleb, conduit par Mac Donnell, passe à côté de Richard ; il lui prend furtivement la main et la baise en pleurant.

RICHARD, à Caleb, bas.

Va, mon vieux Caleb ; un dernier effort...

On entend du tumulte au dehors et la voix de Francis qui domine le bruit. Caleb et Mac Donnell s'arrêtent.

FRANCIS, en dehors.

J'entrerai ! je vous dis que j'entrerai !...

Francis entre en se débattant au milieu de trois ou quatre Valets.

SCENE VIII.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS.

Laissez-moi, laissez-moi... je veux parler au ministre !

RICHARD, à demi-voix.

Mon frère !

CALEB.

Monsieur Francis !

LE DUC.

Que veut ce jeune homme ?

FRANCIS.

Justice, mylord ; oh ! justice !

LE DUC.

Calmez-vous et expliquez-vous.

FRANCIS.

Mylord, je suis le gendre et l'associé de monsieur Butler, une des victimes de la banqueroute de Sydenham. J'ai couru jusqu'à Douvres après ce misérable,

mais j'y suis arrivé trop tard : il venait de partir pour la France ! De retour à Londres, j'apprends qu'il a laissé des valeurs considérables dans les mains d'un associé, d'un complice, et je viens vous demander... Ciel ! mon frère !

LE DUC.

Votre frère !...

FRANCIS.

Que viens-tu faire chez le ministre ?

RICHARD.

Je viens comme toi, lui parler de... Mais achève.

FRANCIS.

Eh bien ! le complice de Sydenham, c'est sir Névil, et je vous demande un mandat d'arrêt contre lui.

LE DUC.

Sir Névil est membre du parlement ; je ne puis.*

FRANCIS.

Ah ! voilà ce qu'on m'avait dit ! Mais, mylord, songez que la faillite de Sydenham ruine et déshonore vingt familles honnêtes. Il a laissé une partie de ses richesses entre les mains d'un recéleur... je ne ménage pas mes expressions... et ces vingt familles éperdues n'auraient aucun recours contre lui?... Ah ! je ne suis qu'un ouvrier, je n'ai pas d'instruction, pas d'éloquence, mais il me semble que cela serait un bien mauvais effet dans le peuple... Allons, voyons ; mon frère, toi qui sais parler, viens à mon secours. Fais comprendre à mylord que sir Névil doit rendre Georges et que ce serait un crime de le protéger !

LE DUC.

Laissez votre frère s'occuper de ses propres affaires : l'accusation qui pèse sur lui est assez grave pour l'absorber tout entier.

* On dit au théâtre : Sir Névil est conseiller de chancellerie.

FRANCIS.

Q'entends-je ?

RICHARD.

Mylord, au nom du ciel, gardez le silence !

FRANCIS.

Mylord, au nom de la justice, veuillez vous expliquer.

LE DUC.

Il est impossible que la vérité ne soit pas connue : votre frère est l'auteur de cette brochure coupable qui accusait le roi des forfaits les plus exécrables et appelait le peuple à l'insurrection.

FRANCIS.

Calomnie atroce ! Quelle preuve y a-t-il contre lui ? qui a osé l'accuser ?

LE DUC.

Il avoue, et voilà son accusateur...

FRANCIS.

Caleb !

RICHARD, à lui-même.

Tout est perdu.

FRANCIS.

Comment, Caleb, c'est toi qui a dénoncé mon frère, le frère d'un homme qui est ton ami depuis douze ans ? Que t'a-il donc fait ? Que t'ai-je fait moi-même ? Oh ! mais je suis fou de les croire, de te soupçonner un moment. Dis qu'on te calomnie, mon vieux Caleb ; que tu es incapable... Oh ! tu me serres la main... tu pleures... Va, je te comprends, je suis sûr de ta loyauté comme de la mienne !... Et vous, mylord, regardez ces cheveux blancs, surprenez ces larmes qu'il vous cache et osez redire qu'il est un délateur !

LE DUC.

Et qui m'a livré votre frère, si ce n'est lui ? Est-ce que je soupçonnais même son existence ?

§

RICHARD.

Oh! frère, tu sauras tout. Mais tais-toi, tais-toi...

FRANCIS.

Me taire! Eh bien! j'y consens; mais à une condition, c'est que tu vas parler, toi, Caleb, car il est bien temps que tu te justifies!... Rien!... Mais tu es donc véritablement un infâme?

LE DUC, à *Mac Donnell*.

Encore une fois, emmenez cet homme et comptez-lui ses trois mille guinées.

CALEB.

Eh bien! non, je ne prendrai pas cet argent maudit: Dieu m'est témoin que je n'en aurais pas gardé une obole; mais c'est égal, le denier de Judas brûle qui le touche, et je ne veux pas qu'il passe par mes mains! Monsieur Richard, pardonnez-moi de manquer à la promesse que je vous avais faite; mais, vrai... la tenir plus longtemps est au-dessus de mes forces... et un mensonge est toujours coupable, même quand il sauve un honnête homme!... Mylord, monsieur Francis, voici la vérité telle que je la dirais à Dieu s'il m'appelait en ce moment devant lui! Vous étiez revenu de Douvres sans ramener Sydenham: tout nous manquait à-la-fois. Pas un ami, pas une ressource... Il fallait absolument faire faillite! et pour monsieur Butler, faire faillite, c'était mourir!... Je ne sais ce que m'a dit votre frère, mais ses paroles ont exalté ma pauvre tête... je suis venu l'accuser, le dénoncer... Mais il est innocent du crime que je lui impute... et s'il s'est reconnu coupable, c'est que, pour sauver monsieur Butler, il fallait bien qu'il fit le sacrifice de sa vie, comme j'avais fait, moi, celui de mon honneur!...

FRANCIS.

Caleb, mon frère... ah! cruels que vous êtes, je ne sais si je dois vous maudire ou vous embrasser!...

CALEB, *bas au Duc.*

Mylord, je vous ai reconnu. Vous savez si je suis un serviteur fidèle. Vous ne doutez pas que je vous aie dit la vérité ?

MAG DONNELL.

Mais si Richard n'est pas l'auteur du libelle, comment se trouvait-il possesseur de cette imprimerie que j'ai saisie dans sa chambre, et du manuscrit sur lequel l'ouvrage a été composé ?

RICHARD, *au Duc.*

C'est ce que j'allais vous demander.

FRANCIS.

Quoi, maintenant que ton but est découvert, tu persistes ?...

RICHARD.

Mylord, les explications de ce vieillard ne détruisent point les miennes et ne changent rien à ma position.

LE DUC.

C'est bien, j'apprécierai. Monsieur Mac Donnell, ne pensez-vous pas que l'intérêt de la justice exige que je parle seul à l'accusé ?

FRANCIS.

L'accusé ! mais il ne l'est plus. L'accusation est retirée.

MAG DONNELL.

Vraiment ? vous croyez que les choses s'arrangent ainsi ? Allons, allons, mon jeune gaillard et vous mon vieux bonhomme, retirons-nous.

FRANCIS.

Mais, mylord...

LE DUC.

Cet entretien ne peut aggraver la situation de votre frère. Vous serez bientôt libre de le revoir...

Sortent Francis, Mac Donnell et Caleb.

SCÈNE IX.

LE DUC, RICHARD.

LE DUC, *rapidement.*

Maintenant que nous sommes seuls, nous pourrons parler avec franchise. Je n'ai pas été un instant votre dupe. Le libelle n'est pas de vous.

RICHARD.

Mais qui en est donc l'auteur, si ce n'est moi ?

LE DUC.

Ne vous en déplaise, c'est le premier poète de l'Angleterre, le docteur Jean Milton.

RICHARD.

Vous le connaissez ?

LE DUC.

Oui ; mais il ne m'en connaît pas.

RICHARD.

Et vous le laissez périr dans la misère ! Ah ! mylord !

LE DUC.

Fallait-il l'en tirer pour le faire périr sur un échafaud ?

RICHARD.

Anna, Francis, je n'aurai pu vous sauver.

LE DUC.

Vous jouiez une étrange comédie, jeune homme ! En connaissiez-vous tout le danger ? Saviez-vous qu'il y allait de la vie ?

RICHARD.

Si je le savais ! mais c'est précisément pour cela que je l'ai jouée ! Ma vie est inutile aux miens et odieuse à moi-même. J'étais trop heureux de mourir en sauvant mon frère. Cela me relevait à mes yeux. Trois mille guinées de mon existence ! Mais pas plus tard qu'hier, j'ai voulu m'en débarrasser pour rien !

LE DUC.

Je suis touché de votre dévouement, et je vous crois

un grand courage. Vous risquiez vos jours pour sauver votre frère d'une faillite; voulez-vous les exposer avec de grandes chances de salut pour une cause juste et nationale? Ce portefeuille contient une somme triple de celle qu'il faut à votre famille : ce portefeuille serait à vous.

RICHARD.

Mylord, me croyez-vous capable d'un crime ?

LE DUC.

Non; mais celui qui voulait monter à l'échafaud comme auteur de ce libelle, aurait bien le courage d'y monter sous le nom et sous l'habit du duc de Monmouth?

RICHARD.

Quoi, vous êtes l'un des partisans du duc?

LE DUC.

J'ai été comblé des bienfaits du roi, son père, j'ai juré de lui sauver la vie. On essaiera de le faire évader aujourd'hui même; mais je vous dois la vérité toute entière, il y a de grandes difficultés. Le roi, qui veut la mort de son neveu, se défie de moi et me surveille; et, malgré mes efforts, malgré ceux du lieutenant de la Tour, il est possible que le plan d'évasion ne réussisse pas... Alors, il faudra que le prince périsse, à moins qu'on ne trouve un homme dévoué, fidèle, qui se laisse attacher sur les épaules le manteau de deuil, et sur les yeux le bandeau fatal; qui se taise devant la hache; qui meure enfin sans dire un mot! Voulez-vous en courir la chance? C'est peut-être la mort; mais si le duc s'échappait, ce serait la fortune!

RICHARD.

Le duc de Monmouth est un noble prince, sincèrement dévoué à son pays... Je veux bien mourir à sa place.

LE DUC.

Votre main ?

RICHARD.

La voilà ; et je vous jure...

LE DUC.

Ah ! je n'ai pas besoin de votre serment ! Allez sauver votre famille.

RICHARD, *prenant le portefeuille.*

Les sauver !

LE DUC.

Mais ce soir, à huit heures, vous serez chez moi ?

RICHARD.

J'y serai, mylord... j'y serai !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV^{me}.

La décoration du second acte.

SCÈNE I^{re}.CALEB, *en scène ; puis, RICHARD, qui entre par le fond.*

CALEB.

Monsieur Richard ! Ah ! je n'osais espérer que je vous reverrais si tôt !

RICHARD.

Où est mon frère ?

CALEB.

Au sortir du palais d'où nous avons été chassés, moi, comme un imposteur, et monsieur Francis comme un insensé, il est retourné chez monsieur Butler et je suis revenu ici : il supposait que votre mère aurait besoin de mes soins ; mais elle est absente depuis quelques heures.

Où est-elle allée ?

RICHARD.

CALEB.

Je ne sais... j'aurais dû m'en informer ; mais depuis ces événemens , je ne sais plus ce que je fais... Ah ! monsieur Richard , qu'avez-vous exigé de moi ? quels reproches j'ai reçus de votre frère !... Heureusement , mon mensonge n'aura aucune suite ; Dieu m'a inspiré de me rétracter à temps , et vous voilà libre , vous voilà sauvé !

RICHARD.

Oui , mon cher Caleb , mon avenir ne m'inquiète plus.

CALEB.

De quel air vous me dites cela ! comme vous êtes pâle !

RICHARD.

Ce n'est rien !

CALEB.

Me permettez-vous de retourner auprès de votre frère ? nous sommes convenus que le premier de nous qui aurait de bonnes nouvelles irait les porter à l'autre.

RICHARD.

Appelles-tu ma mise en liberté une bonne nouvelle ? Dans l'état où sont les affaires de monsieur Butler et de mon frère , ma vie ou ma mort est ce qui doit les intéresser le moins !

CALEB.

Ah ! monsieur Richard !...

RICHARD.

Voici qui leur causera plus de satisfaction.

CALEB.

Que vois-je ? trois billets de banque de mille guinées !

RICHARD.

Dépêche-toi de leur porter cette somme , et , chemin faisant , publie dans le quartier que la maison Butler ,

pour dissiper les mauvais bruits répandus sur son compte, avance d'un jour tous ses paiemens ! Je ne demande pas deux heures pour que la confiance renaisse, pour que les ouvriers reviennent, et pour que le même peuple qui voulait traîner monsieur Butler à la Tamise, lui décerne une ovation. Oh ! certes, l'or est Dieu ; il fait des prodiges, et on lui sacrifie des hommes !

CALEB.

Ah ! monsieur, comment cette somme est-elle dans vos mains ? votre liberté n'est-elle qu'un leurre ? êtes-vous toujours sous le poids de l'accusation que j'avais portée contre vous ? ces trois mille guinées, est-ce la prime du délateur ?

RICHARD.

Tu es fou, mon pauvre Caleb ; comment serais-je libre, si j'étais encore accusé ? Tu diras à monsieur Butler que cette somme lui est prêtée par le ministre, qui est heureux de venir au secours d'un bon citoyen, d'un honnête homme ; il va sans dire qu'il accorde tous les délais possibles pour le remboursement. Eh bien ! tu n'es pas plus joyeux que cela d'un événement qui sauve l'honneur de ton maître et qui assure le bonheur de mon frère ?

CALEB.

Allons, allons, je pars ; pourquoi ne venez-vous pas avec moi ?

RICHARD.

Je ne puis. Il faut que j'attende ma mère ; mais hâte-toi donc, cet argent va leur rendre la vie.

CALEB.

Oui, oui, je cours... (*Il regarde encore les billets et les met dans sa poche.*) Ah ! l'honnête ministre ! voilà qui me réconcilie avec lui !

SCÈNE II.

RICHARD, *seul.*

Quel est ce papier ? Ah ! quelques lignes écrites par ma mère... (*Lisant.*) « Richard, ne t'inquiète pas de mon absence ! Une grande nouvelle ! j'ai revu Clinton, l'assassin de ton père ; et je vais lui demander compte de ses impostures et de ses crimes ! » Que dit-elle ? Elle aurait revu ce misérable ?... Dois-je l'en croire ? Et quand il serait vrai, que m'importe maintenant ?... (*Il se lève, marche quelques momens avec agitation et revient s'asseoir.*) Malheureux Milton ! je n'aurai donc pu lui être utile ! Tout-à-l'heure, en passant devant sa chambre, j'ai entendu un bruit de voix ; je suis entré. Du premier coup-d'œil, j'ai compris que Dieu lui avait envoyé l'ange qui met fin à toutes les peines ; sa figure ne trahissait plus les souffrances de la maladie, ni les angoisses de l'âme : la mort lui avait donné la sérénité ! Un officier de la police urbaine demandait le nom du défunt : « Jean Milton, ai-je dit en m'avançant. — Milton, a-t-il répété avec l'accent d'un homme en qui ce nom n'éveillait aucun souvenir ; quel était ce Milton ? Un marchand ruiné ? un ouvrier sans ouvrage ?... (*Il rit avec amertume.*) Ah ! passion de la gloire, désir de se faire un nom, folies que tout cela, chimères ! Grâce au ciel, j'en étais revenu. Un seul espoir me restait encore : et qui n'a rêvé d'être aimé ? mais cet espoir suprême m'est ravi comme tout le reste ; elle ne m'aime pas, celle que j'ai choisie ; elle ne m'aimera jamais ! Meurs donc, malheureux ; meurs sans un regret, puisque la vie n'a plus rien qui te tente ; meurs avec joie, puisqu'en mourant tu sèves les tiens !

SCÈNE III.

RICHARD, ANNA, FRANCIS.

Francis, après avoir introduit Anna, s'arrête dans le fond.

ANNA.

O mon sauveur ! ô le plus généreux des hommes !...

Elle veut se jeter à ses genoux.

RICHARD.

Miss, que faites-vous ?

ANNA.

Laissez-moi m'incliner devant celui qui a sauvé l'honneur et la vie de mon père ! Vous avez été notre ange tutélaire : c'est à genoux que je dois vous remercier !

RICHARD.

Miss, vous me rendez confus ; Caleb a dû vous le dire : cet argent vous est prêté par le ministre et lui seul a droit à votre reconnaissance !

ANNA.

Et qui l'a intéressé à notre malheur, si ce n'est votre dévouement ? Quoi ! pour gagner ces trois mille guinées dont la perte faisait manquer notre maison, vous aviez appelé sur vous une accusation terrible, vous étiez résigné à mourir !... Qu'est-ce auprès de cela que le bienfait du ministre ? Il ne nous donne que son or, et vous nous donniez votre sang !... Ah ! quand votre frère nous a dit cela, quand il nous a fait entendre que votre généreux mensonge pouvait vous conduire à l'échafaud... un nuage a passé sur mes yeux ; j'ai senti que je n'aurais pas eu la force de vous survivre...

RICHARD.

Miss Anna !

ANNA.

Pardonnez-moi, monsieur Richard, mon émotion m'emporte ; je ne sais plus ce que je dis.

RICHARD.

Vous pleurez !...

ANNA.

Vous me conduirez chez le ministre, je veux le remercier aussi... et s'il faut tout vous dire, m'assurer que ces trois mille guinées ne doivent rien vous coûter ! Car vous êtes bien libre, n'est-ce pas ? l'accusation qui pesait sur vous est complètement dissipée ?

RICHARD.

Nous irons demain ou après-demain chez le ministre ; mais votre père a été l'objet d'une faveur qu'on ne veut renouveler au profit de personne. Vous comprenez qu'il faut en garder le secret ?

ANNA.

Oui, oui... Oh ! par quel moyen vous prouver notre reconnaissance ?

RICHARD.

Le moyen est bien simple. Soyez heureuse avec mon frère. Votre bonheur me paiera de tout !

FRANCIS, s'avançant.

Vous l'entendez, Anna ? Il faut absolument que notre mariage vous rende heureuse ; c'est la volonté de mon frère, et il a le droit de nous l'imposer. Ainsi donc, si vous ne m'aimez pas, surtout si vous en aimez un autre, votre devoir serait de me le dire... et le mien de renoncer à vous !

RICHARD.

Francis, quel langage !...

FRANCIS.

Ah ! c'est que tu ne la connais pas, vois-tu ? tu ne sais pas jusqu'où peut aller son dévouement pour son père ! Il lui a dit : Francis sera ton époux ; c'est assez : l'idée d'un refus ne s'est pas même présentée à son esprit. Elle mourrait sur un mot de lui, comme tu voulais mourir, toi, pour nous sauver ! Insensé que j'étais !

aveuglé par mon amour, je ne voyais pas ce que lui coûtait son obéissance... Heureusement le ciel a pris soin de m'éclairer. Tantôt, quand je suis venu apprendre à monsieur Butler ce que tu avais fait pour moi et pour lui, ses forces l'ont abandonnée, comme elle vient de te le dire; et en lui portant secours, son père a trouvé sur elle une lettre...

ANNA, *cherchant cette lettre sur elle.*

Grand Dieu!

FRANCIS, *continuant.*

Adressée à miss Douglas, son institutrice, sa seconde mère...

ANNA.

Oh! taisez-vous, taisez-vous!

FRANCIS.

Et sais-tu ce que renferme cette lettre?... L'aveu d'un amour qu'elle ne peut vaincre et dont l'objet est un autre homme que son fiancé!

ANNA.

Oh! monsieur Francis, grâce, grâce!

FRANCIS.

Anna, pourquoi me demander grâce? quelle faute ai-je à vous pardonner? Voyez... la voix me manque en vous parlant... mes yeux se remplissent de larmes. Je souffre bien! mais je reconnais que je n'ai aucun reproche à vous faire... si ce n'est peut-être de n'avoir pas eu assez de confiance en moi!... Je sais bien que je n'étais pas digne de votre amour; mais je suis digne de votre amitié, et la preuve... la preuve... c'est qu'en apprenant votre secret, je me suis senti, là, plus de joie encore que de peine... Je vous perds, c'est vrai; c'est affreux; mais aussi je puis m'acquitter envers mon frère!...

RICHARD.

Que dis-tu? quoi! je serais... Anna, Francis... Oh! mais c'est un rêve!...

FRANCIS.

C'est la réalité, frère. Oui, c'est toi qu'elle aime, elle l'avoue dans cette lettre !... c'est donc toi qui dois l'épouser.

RICHARD.

Aimé, moi ! Ah ! voilà un de ces momens qui vous paient d'un siècle de souffrances !... Aimé ! Oh ! je travaillerai avec succès. Je retrouverai des illusions, de l'enthousiasme. Il me faut un nom maintenant ; il me faut de la gloire : je suis aimé !

ANNA.

Laissez-moi... vous êtes tous deux les amis, les sauveurs de mon père... vous êtes tous deux également dignes de mon affection, de ma reconnaissance. Je refuse d'interroger mon cœur et de faire un choix entre vous ! Moi, rendre l'un heureux aux dépens de l'autre !... Jamais... jamais !

SCENE IV.

RICHARD, FRANCIS.

FRANCIS.

Anna !... Elle nous fuit... mais tu ne doutes pas de ton bonheur ?

RICHARD.

Mon bonheur ! Oh ! tais-toi, tais-toi ! tu me réveilles !

FRANCIS.

Nos devoirs sont changés. Je devais rester garçon jusqu'au jour où tu viendrais me dire : Frère, tu peux maintenant épouser Anna ; je ne l'aime plus que comme une sœur. C'est à toi d'attendre cette déclaration, à moi de te la faire.

RICHARD.

Et quand je serais aimé d'Anna, quand tu m'abandonnerais tes droits sur elle, quand son père conser-

tirait à notre union, est-ce une raison pour qu'elle s'accomplisse ? Ah ! jamais la destinée ne s'est jouée de moi aussi cruellement qu'aujourd'hui. Pour la première fois, la vie semble me sourire ; l'amour me fait espérer la gloire ; je touche au but de tous mes rêves ! et il faut tomber dans l'abîme ! Ah ! décidément, je suis maudit.

FRANCIS.

To m'épouvantes ! Malheureux, ce prêt de trois mille guinées cache un secret que je ne comprends pas, mais qui doit engager ta liberté, ta vie, peut-être... Oui, c'est là le motif de ton désespoir.

RICHARD.

Quelle folie !

FRANCIS.

Ce Mac Donnell avait raison : comment cette imprimerie, ces brochures se trouvaient-elles chez toi ?

RICHARD.

Parce que l'auteur du libelle était mon voisin : le docteur Jean Milton.

FRANCIS.

Milton !

RICHARD.

Qui est mort ce matin.

FRANCIS.

Alors d'où naît le trouble où je te vois?... Qui t'empêche d'épouser Anna ?

RICHARD.

Ne me presse pas davantage sur ce sujet. Je te dis que ce mariage est impossible : demain tu sauras pourquoi.

FRANCIS.

Ah ! c'est comme cela ? Eh bien ! je te prouverai que je suis aussi entêté que toi, ce qui n'est pas peu dire. Jamais Anna ne me fut plus chère ; mais tu voulais me

sacrifier ta vie, c'est bien le moins que je te sacrifie mon amour. Adieu, Richard, tu auras dans peu de mes nouvelles.

RICHARD.

Francis, arrête; que veux-tu faire?

FRANCIS.

Adieu! adieu!...

Il sort en courant. Une fenêtre s'ouvre; le Duc de Monmouth saute sur le théâtre.

SCENE V.

RICHARD, LE DUC DE MONMOUTH.

MONMOUTH.

Qui que vous soyez, cachez-moi; donnez-moi un asile.

RICHARD.

Qui vous poursuit?

MONMOUTH.

N'entendez-vous pas un bruit de voix dans la rue?

RICHARD.

Non.

MONMOUTH.

Ils auront perdu mes traces... J'ai quelques minutes devant moi. Que faire? Il y a un désordre dans mes idées... Ah! ce billet... relisons-le: « Si cette tentative d'évasion réussit, courez au quai de la Reine. A la hauteur du n° 54, une barque vous attend, qui vous conduira à bord d'un vaisseau hollandais, mouillé dans les eaux de la Tamise. » Y a-t-il loin d'ici au quai de la Reine?

RICHARD.

Il y a pour un quart d'heure de chemin.

MONMOUTH.

Cette bourse est à vous, si vous voulez m'y conduire.

RICHARD.

Encore! Ah! métal odieux, tu viens t'offrir à moi.

de tous les côtés , maintenant que je n'ai plus besoin de rien !

MONMOUTH.

Au nom du ciel ! conduisez-moi au quai de la Reine et vous ferez une bonne action. Quoique poursuivi , je ne suis pas un malfaiteur. Je viens de m'échapper... de la prison pour dettes. Mais mon évasion a été découverte presque aussitôt qu'exécutée... Au cri d'alarme poussé par une sentinelle , je me suis jeté dans une rue étroite , de là dans une allée sombre. Ce quartier m'est inconnu. Conduisez-moi , de grâce. Il y va pour moi de la vie et de la mort.

RICHARD.

Ah ! vous étiez détenu dans la prison pour dettes?... Probablement pour avoir fait banqueroute ? C'est un banqueroutier qui m'a mis dans la position où je suis , je ne puis m'intéresser à ce qui vous arrive.

MONMOUTH.

Eh bien ! indiquez-moi du moins par où je puis sortir. (*Rumeurs au dehors.*) Il est trop tard , on m'a vu entrer ici.

M^{me} SIDNEY, *en dehors.*

Laissez-moi , laissez-moi !

RICHARD, *courant au devant d'elle.*

C'est la voix de ma mère...

MONMOUTH, *seul.*

Aucune issue... Attendons mon sort.

SCENE VI.

LE DUC DE MONMOUTH, RICHARD, M^{me} SIDNEY.

M^{me} SIDNEY, *qui entre toute éperdue.*

Laissez-moi... Richard , ne me quitte pas ! Tu vois bien qu'ils veulent me tuer !

RICHARD.

Rassurez-vous , ma mère. Ceux qui vous insultaient

devaient être des lâches... Ma présence a suffi pour les disperser.

M^{me} SIDNEY.

La folle ! disaient-ils en me poursuivant , c'est la folle !...

Elle rit avec amertume.

RICHARD.

Pourquoi sortir seule et vous exposer à de pareilles insultes ?

M^{me} SIDNEY.

Pourquoi ? pourquoi ? Tu n'as donc pas lu mon billet?... *(Elle fait quelques pas vers la table et se trouve en face du duc de Monmouth qu'elle reconnaît.)* Ah !...

RICHARD.

Ma mère, grand Dieu, qu'y a-t-il ?

M^{me} SIDNEY.

Ce qu'il y a?... Il y a que l'homme qui m'a plongée dans un abîme de misère et de honte ; qui, à l'aide d'un breuvage infâme, m'a entraînée hors de la maison de mon mari ; qui, depuis, las de mes remords, me fit chasser de l'Angleterre comme une femme perdue, abandonnant à la pitié publique le fruit de son crime et du mien... Richard, ne me demande plus où est l'assassin de ton père... le voilà !...

RICHARD.

Est-il possible ?

M^{me} SIDNEY.

Lève les yeux sur moi, Clinton ; quinze ans de malheurs ont cruellement changé ta victime ; ose dire pourtant que tu ne me reconnais pas !...

MONMOUTH.

Je vous reconnais, madame, et c'est Dieu qui m'a conduit ici. Je sais à quel point je fus coupable ; mais j'ai assez de torts réels envers vous sans me laisser ac-

cuser d'un crime que je n'ai pas commis ! Je n'ai eu aucune part à la décision qui vous a exilée de l'Angleterre... J'ai même ignoré qu'elle fût prise... Oh ! telle est la vérité, je vous le jure... et, au point où j'en suis, il n'est plus permis de mentir ! Quant aux malheurs que j'ai attirés sur vous, ils sont moins grands que le mien, peut-être, et il n'est pas impossible de les réparer !

RICHARD.

Les réparer, et comment ? Avec de l'or, n'est-ce pas ? C'est là votre grande ressource, à vous autres heureux de la terre ! Pour vous, l'or rachète toutes les insultes, comme il couvre toutes les infamies ; chez nous, il n'en va pas de même. Henri Clinton, tu as versé le sang dont j'ai reçu la vie, je n'ai qu'une chose à te demander en réparation de cette injure : du sang ! Voici l'épée qui a servi à mon père dans ce combat funeste : en garde ! voyons si je ne serai pas plus heureux que lui !

M^{me} SIDNEY.

Richard, Richard !...

RICHARD.

Retirez-vous, ma mère, c'est un jugement de Dieu qui s'exécute. Laissez-moi venger mon père : son ombre ne vous poursuivra plus !...

M^{me} SIDNEY.

Souffrir que tu te battes avec lui ! sous mes yeux ! Ah ! duel horrible ! Il aurait la même fin que l'autre, et, toi aussi, tu me maudrais en rendant le dernier soupir !... Non, jamais !... A moi ! à l'aide !

RICHARD.

Silence !

M^{me} SIDNEY, à la fenêtre.

Au secours ! au secours !

MONMOUTH.

Laissez-la appeler, monsieur, on va venir à ses cris,

je serai reconnu et arrêté ; vous ne sauriez désirer une plus belle vengeance.

RICHARD.

Allons donc ! ne t'ai-je pas dit que je voulais ta vie ?

MONMOUTH.

Eh bien ! l'échafaud m'attend. Je suis le duc de Monmouth.

RICHARD.

Vous !

Un silence.

MONMOUTH.

Jeune et plein d'avenir comme vous l'êtes, voulez-vous encore jouer votre vie contre moi qui n'ai plus que quelques heures à vivre !

RICHARD.

Vous êtes le duc de Monmouth !... En effet... le ministre... Oh ! non , non , un duel entre nous est maintenant impossible... Mais ce n'est pas par la raison que vous supposez... Et toi , mon père , tu sais le serment que j'ai fait ; je n'ai plus le droit de te venger. D'ailleurs , la mort de ton fils , est-ce une vengeance qui pourrait te plaire ?... Au quai de la Reine, mylord, partons.

M^{me} SIDNEY, se plçant devant la porte.

Vous ne sortirez pas d'ici !

RICHARD.

Ma mère, au nom du ciel...

M^{me} SIDNEY.

Croyez-vous que je sois votre dupe ? C'est pour vous battre que vous voulez sortir ensemble ! et moi je vous dis que pour franchir cette porte il faudra me fouler aux pieds !... Et, tenez, mes cris ont été entendus... ou vient à mon aide... Je vous remercie, mon Dieu ! Henri Clinton ou duc de Monmouth, qui que

tu sois, ta proie t'échappe ; tu n'assassineras pas mon fils !...

MONMOUTH.

Tout est perdu ; des soldats, des agens de toute sorte environnent cette maison...

RICHARD, *se frappant le front.*

Oh ! j'ai le moyen de vous soustraire à leurs recherches... Là, une chambre dont ils ne connaissent pas le secret... mais vous n'en direz rien, n'est-ce pas, ma mère ? Voyons, mettez-vous là à votre rouet... maîtrisez votre agitation. Que votre geste soit muet, votre regard impénétrable !... Cet homme qui est là n'est plus mon ennemi ni le vôtre ; c'est un proscrit que Dieu nous envoie, et il s'agit de le sauver.

M^{me} SIDNEY.

Et quel usage fera-t-il de sa liberté ? Il te tuera, n'est-ce pas ? Tu dis qu'il est poursuivi ? tant mieux. Qu'on s'assure de sa personne ; alors vous ne vous battez pas !

RICHARD.

Mais, encore une fois, sa vie m'est sacrée ; nous ne pouvons plus nous battre, je vous le jure par le nom de mon père. Faut-il en dire plus ? Apprenez que, par un mystérieux arrêt de la Providence, l'existence de cet homme est tellement liée à la mienne, que si vous le livrez à ses bourreaux, c'est votre fils que vous livrez lui-même... Oui, je ne puis m'expliquer davantage ; mais cela est ainsi ; s'il meurt, je dois mourir ! ne me tuez pas, ma mère ! Anna m'aime ; je tiens à la vie ! Cet amour m'ouvre tout un avenir de bonheur et de gloire : voulez-vous le fermer devant moi ?

M^{me} SIDNEY, *ébranlée.* Richard !

RICHARD. Oh ! les voici ; malheur ! malheur !

M^{me} SIDNEY.

Cache-le vite ; je me tairai.

Richard pousse un cri de joie, baise les mains de sa mère, ouvre la chambre secrète et y fait entrer le Duc de Monmouth ; puis il va s'asseoir devant la table. M^{me} Sidney se place auprès de la table et prend une Bible qu'elle feuillette machinalement. Ce jeu de scène doit s'exécuter rapidement.

SCENE VII.

LE DUC DE SUTHERLAND, MAC DONNELL, M^{me} SIDNEY, RICHARD, des AGENS, des SOLDATS ; et à la fin, LE DUC DE MONMOUTH et FRANCIS.

MAC DONNELL, au Duc, en entrant.

Oui, mylord, les cris qui demandaient du secours et qui ont éveillé notre attention, sont probablement partis de cette mansarde. Nous n'avons rien trouvé de suspect dans le reste de la maison ; mais ici peut-être...

RICHARD. Messieurs, qui vous amène chez moi?...

MAC DONNELL, à part.

Encore ce Richard Sidney ! Attention !

LE DUC.

Un prisonnier de la plus haute importance s'est échappé de la Tour. On est à sa poursuite. Il a trouvé, dit-on, un refuge dans cette rue ; la loi nous autorise à faire des perquisitions chez vous. Avez-vous vu quelqu'un ?

RICHARD.

Personne.

LE DUC, à M^{me} Sidney.

Et vous, madame ?

M^{me} SIDNEY.

Personne.

MAC DONNELL.

Mais nous avons entendu crier... On appelait au secours...

RICHARD.

Je ne sais... Je travaillais...

MAC DONNELL.

Il était même raisonnable de penser que ces cris étaient poussés par une personne surprise, effrayée...

RICHARD.

Effrayée de quoi ?

MAC DONNELL.

De voir entrer chez elle un inconnu... notre prisonnier.

M^{me} SIDNEY *chante* :

La nuit descend de la montagne,
La mer gémit sur les galets;
Voici l'heure où, dans la campagne,
On voit errer des feux follets.
Voyageur, dont le pas s'attarde,
Prends garde, prends garde...
Prends garde...

RICHARD.

Messieurs, de grâce, abrégez cette visite... Ma pauvre mère...

LE DUC, à *Mac Donnell*.

Cette porte...

MAC DONNELL, *regardant*.

Un cabinet sans issue.

LE DUC.

Celle-ci ?

MAC DONNELL.

Une chambre; entrons.

LE DUC, *bas à Richard*.

Est-il ici ?

RICHARD.

Oui.

LE DUC.

Ah !

MAC DONNELL, *rentrant*.

Je ne trouve rien.

LE DUC.

Il faut visiter les maisons voisines, celui que nous cherchons n'est pas ici.

MAC DONNELL, regardant Richard et sa mère.

Permettez, mylord, je ne me décourage pas si facilement... (Il va à M^{me} Sidney.) Clara Derby!

M^{me} SIDNEY, tressaillant.

Ciel!

MAC DONNELL.

Me reconnaissez-vous?

M^{me} SIDNEY.

Non...

MAC DONNELL.

Nous nous sommes pourtant rencontrés dans une circonstance dont vous n'avez pas perdu la mémoire; le jour de la mort de votre mari!...

M^{me} SIDNEY.

Mon Dieu!

RICHARD.

Que lui dit cet homme?

MAC DONNELL.

J'étais accouru au bruit des épées; mais il était déjà trop tard. Sidney mourait; le meurtrier avait pris la fuite. Il a bravé pendant quinze ans la justice divine et la justice humaine, mais son heure est arrivée. Il est ici, caché quelque part, indiquez-moi sa retraite.

M^{me} SIDNEY.

Je ne l'ai pas vu; je ne sais ce que vous voulez dire?

RICHARD.

Mais, mylord, cet homme a-t-il le droit de torturer ainsi ma mère?

MAC DONNELL.

Jeune homme, il y va du salut de l'état; silence!... (Le Duc contient Richard.) Quoi, vous songez à le soustraire au châtement qu'il mérite? Mais vous vou-

lez donc passer pour la complice de tous ses crimes?
 Vous ne craignez donc plus le fantôme de votre mari?

M^{me} SIDNEY.

Taisez-vous ! taisez-vous !

MAC DONNELL.

Il sortira du tombeau pour vous demander vengeance... Que dis-je? c'est déjà lui qui la réclame; c'est sa voix qui murmure à votre oreille : « Clara, tu as trahi tes devoirs d'épouse; Dieu te punira comme mère. Coupable de la mort de ton mari, tu le seras aussi du malheur de tes enfans ! Qu'ils soient maudits comme tu es maudite !... »

M^{me} SIDNEY, se levant tout égarée.

Grâce, Sidney! grâce! Oh! cache-moi cette blessure mortelle... Ne fixe pas sur moi ce regard irrité!... Vingt années de remords et de larmes ne sont-elles pas une assez forte expiation?... Il te faut du sang, dis-tu, celui de ton assassin? Prends-le donc et laisse-moi... Il est là... là...

Elle se traîne jusqu'au panneau secret, le touche et tombe évanouie. Le panneau s'ouvre, et le Duc de Monmouth paraît au moment où Francis entre par le fond.

TOUS, moins Francis et Richard.

Le duc de Monmouth!...

FRANCIS.

Ma mère, grand Dieu ! que signifie ?...

MONMOUTH, le regardant.

Sa mère!...

LE DUC.

Marchons, mylord...

Huit heures sonnent.

RICHARD.

Huit heures !... Monsieur le duc, je suis à vous !...

Sortent le Duc de Monmouth, le Duc de Sutherland, Richard, Mac Donnelle et les Soldats.

SCENE VIII.

M^{me} SIDNEY, évanouie; FRANCIS, CALEB.

FRANCIS, *aux genoux de sa mère.*

Ma mère !... ma mère !...

CALEB, *entrant.*

Ah ! monsieur, que se passe-t-il donc ? La maison est pleine de soldats ; on entraîne monsieur Richard.

FRANCIS.

Mon frère... C'est vrai... il n'est plus ici !

CALEB.

Et avec lui un seigneur...

FRANCIS.

Oui, le duc de Monmouth.

CALEB.

Le duc !

FRANCIS.

Attends... Elle revient à elle...

M^{me} SIDNEY.

Rien... plus rien... La voix qui me torturait fait silence... Le fantôme qu'elle évoquait s'est évanoui... C'était donc un rêve !... Cette chambre... Ah ! je vois... je me rappelle tout !... Francis, c'est toi, pauvre enfant... Mais laisse-moi donc, laisse-moi. Je dois te faire horreur !

FRANCIS.

Vous, ma mère !...

M^{me} SIDNEY.

Eh ! sans doute. Cet homme qui était là, que j'ai livré à ses bourreaux... tu ne sais pas ?... C'est... c'est... Oh ! je ne le dirai pas. Je ne veux pas que tu me maudisses !

FRANCIS.

Hélas ! que Dieu ramène le calme dans votre esprit !

M^{me} SIDNEY.

Oui, c'est vrai. Je ne sais ce que je dis. Je suis une pauvre folle... Tu auras de la raison pour nous deux. Voyons, aide-moi; que peut-on faire? Le duc de Monmouth doit avoir des partisans, des amis dans le peuple. Si l'on essayait de le soulever!...

FRANCIS.

Soulever le peuple!

CALEB.

Ce serait vous perdre. Voulez-vous vous en rapporter à moi? J'ai un moyen de pénétrer dans la Tour. Cette nuit, nous délivrerons le duc et votre frère.

M^{me} SIDNEY.

Tu me le promets?

CALEB.

Je vous le jure.

M^{me} SIDNEY.

A la Tour donc!... Et nous à Saint-James. Je vais me jeter aux pieds du roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V^{me}.

Dans la Tour de Londres. Un vestibule. Une grille au fond.

SCÈNE I^{re}.

FRANCIS, CALEB, *entrant par une porte secrète; Caleb tient une lanterne sourde.*

FRANCIS.

Enfin, nous y voilà!

CALEB.

Voyez donc! monsieur Francis. Dirait-on qu'il y a là une porte? Prenez garde de la refermer; nous ne pourrions plus sortir.

FRANCIS.

Mon cher Caleb, si nous parvenons à sauver le duc de Monmouth et mon frère, c'est à toi que l'un devra la vie et l'autre la liberté. Le difficile maintenant, c'est de parvenir jusqu'à eux. Quelle est cette heure qui vient de sonner ?

CALEB.

Deux heures.

FRANCIS.

L'exécution doit avoir lieu à sept heures du matin. Nous avons heureusement du temps devant nous. Commençons par examiner où nous sommes.

CALEB.

Dans le vestibule principal. Le grand escalier de la Tour est au delà de cette grille. N'avancez pas. Il y a des sentinelles à la dernière marche.

FRANCIS.

Voici sans doute la porte d'un cachot. Comment savoir s'il y a là dedans un de nos prisonniers ?

CALEB.

Cette autre porte est ouverte. Dieu ! que cette salle est sombre !

FRANCIS.

Tu as peur ?

CALEB.

Moi ? non. D'autant plus qu'elle me paraît déserte.

FRANCIS.

Je vais la visiter. Donne-moi ta lanterne...

Il entre dans la chambre et en sort peu de temps après en jetant un cri étouffé.

CALEB.

Mon Dieu ! qu'est-ce donc ?...

FRANCIS.

Là, dans cette chambre...

CALEB.

Eh bien?

FRANCIS.

Il y a trois tables de pierre à côté l'une de l'autre et sur celle du milieu, un malheureux...

CALEB.

Mort ?

FRANCIS.

Mort.

CALEB.

Vous ne le connaissez pas ?

FRANCIS.

Sa figure est couverte d'un voile noir que je n'ai pas eu la force de lever.

CALEB.

C'est la chambre où l'on expose les morts avant de les conduire dans leur dernier asile.

FRANCIS.

Oh ! cela m'a glacé le sang. N'importe, je veux savoir...

CALEB, *le retenant.*

A quoi bon vous exposer à des émotions si pénibles ? Ce ne peut être le duc... et c'est encore moins votre frère. Eh ! j'y suis. C'est ce pauvre grand poète, l'auteur du fameux libelle, qu'on avait ordre d'arrêter mort ou vif et dont on a transporté le corps dans cette prison.

FRANCIS.

Milton ? Ah ! c'est vrai. Que Dieu prenne soin de son âme ; nous autres, songeons aux vivans. Il faut nous séparer, Caleb. Je vais aller à la découverte de ceux que nous cherchons : toi, rentre dans le souterrain, et si dans une heure tu n'as pas de mes nouvelles, reviens avec précaution et vois ce qui peut me retenir.

CALEB.

Allons, bon espoir.

FRANCIS.

Tu sais quelle peine nous avons eue à empêcher miss Anna de nous accompagner. Tache de la voir et dis-lui que tout va bien...

Caleb rentre dans le souterrain.

FRANCIS.

Maintenant que Dieu me conduise !... Des pas !...
Il se jette derrière un pilier.

SCENE II.

RICHARD, *sortant de la prison*; FRANCIS.RICHARD, *à lui-même*.

Voici l'écrit où j'ai consigné mes vœux suprêmes. C'est à miss Butler que j'ai dû l'adresser puisqu'ils engagent son avenir. Oh ! qu'elle épouse mon frère ! Son bonheur me réjouira dans la tombe ; et pour qu'il n'y ait point d'ombre sur leurs joies, puissent-ils bien-tôt m'oublier ! Tâchons de remettre en des mains sûres...

FRANCIS.

Richard !

RICHARD.

Francis !

FRANCIS.

Oh ! c'est Dieu, c'est Dieu qui t'envoie !

RICHARD.

Que viens-tu faire ici, malheureux ?

FRANCIS.

Eh ! te sauver, parbleu ! Marchons.

RICHARD.

Où veux-tu me mener ?

FRANCIS.

Dans un passage secret qui communique avec notre maison ; c'est Caleb qui a tout arrangé , tout conduit. Réserve pour lui ta reconnaissance et viens vite. On étouffe ici. Tu dois avoir besoin de respirer.

RICHARD.

Noble ami !... Mais j'ai été arrêté avec le duc de Monmouth ; je ne puis sortir sans lui.

FRANCIS.

Viens toujours ; nous le sauverons après.

RICHARD.

Il faut le sauver avant.

FRANCIS.

Quelle chicane me fais-tu là, voyons ? tu n'es pas raisonnable. Songe donc aux inquiétudes de tous ceux que tu aimes, notre pauvre mère, Anna !... N'es-tu pas impatient de les revoir ? Ne sais-tu pas que tout est prêt pour ton mariage et que monsieur Butler y consent ?

RICHARD.

Est-il possible ?...

FRANCIS.

Ah ! je t'ai arraché un mouvement de joie : ce n'est pas malheureux ; je te croyais pétrifié.

RICHARD.

Mais j'ai été arrêté sous une prévention bien légère. Refuser de livrer un homme... Mon crime, si c'en est un, ne peut entraîner plus de deux ou trois mois de prison...

FRANCIS.

On ne sait pas : dans le temps où nous vivons...

RICHARD.

Tandis que le duc de Monmouth... Oh ! celui-là vieillit d'un an par minute, et dans une heure, peut-être, il ne sera plus temps de le sauver. Lui aussi, il allait fuir, il était libre... Notre mère l'a livré dans un moment d'exaltation, de folie... C'est nous qui, devant Dieu, répondrons de cette catastrophe, et il faudrait donner tout mon sang pour racheter le prince que je n'hésiterais pas à me sacrifier !

FRANCIS.

Ton devoir irait-il jusque-là ?

RICHARD.

Oui, Francis; et le tien aussi.

FRANCIS.

Mais tu me désespères, mon Dieu; que puis-je faire? Donne-moi un moyen de parvenir jusqu'au duc. Dépêchons.

RICHARD.

Écoute. On ouvre la grande porte. C'est quelque personnage qui arrive. Ah! si c'était le duc de Sutherland!

FRANCIS.

Tout serait perdu.

RICHARD.

Tout serait sauvé. Cache-toi quelque part dans cette salle; et si c'est lui, attend qu'il soit seul, absolument seul, et confie-lui ton projet d'évasion.

FRANCIS.

Au premier ministre?

RICHARD.

Au premier ministre. Lui seul peut le faire réussir. On monte : embrasse-moi une dernière fois.

FRANCIS.

Quel présage!

RICHARD.

Adieu, adieu!

SCENE III.

LE DUC DE SUTHERLAND, M. MULGRAVE, FRANCIS, *caché*, PLUSIEURS OFFICIERS.

MULGRAVE.

Votre Excellence paraît fatiguée; veut-elle s'arrêter ici?

LE DUC.

Oui, monsieur Mulgrave, je n'irai pas plus loin...
Il congédie les Officiers.

MULGRAVE.

Vous venez du palais de Saint-James ?

LE DUC.

Oui; mais je n'ai pu voir le roi. Il me fuit; savez-vous quel auxiliaire nous avons trouvé?...

MULGRAVE.

Qui donc, mylord?

LE DUC.

Louis XIV. Il a écrit à son frère d'Angleterre que la mort du duc de Monmouth produirait un fâcheux effet dans l'Europe. Il offre de le tenir captif dans une prison de France, et propose à ce sujet des mesures qui donneraient toute sûreté au roi contre son neveu.

MULGRAVE.

Quelles sont ces mesures?...

LE DUC.

Je l'ignore.

MULGRAVE.

Et quelle a été la réponse du roi ?

LE DUC.

Il a ordonné d'avancer l'exécution de quatre heures.

MULGRAVE.

Je reconnais bien là son directeur.

LE DUC.

A la réception de cet ordre fatal, je suis venu en tout hâte. L'heure approche, toutes vos mesures sont-elles prises ?

MULGRAVE.

Oui, mylord; et malgré le roi, malgré Mac Donnell et tous les-espions papistes, c'est nous qui l'emportons : le duc de Monmouth ne périra pas !...

FRANCIS, *à part.*

Que dit-il?

LE DUC.

Vous ne l'avez pas prévenu de la substitution qui doit être faite?

MULGRAVE.

Je m'en suis bien gardé. Il n'y aurait jamais consenti. Ainsi que nous en étions convenus, j'ai glissé un somnifère dans un breuvage que je lui ai présenté.

LE DUC.

Il l'a pris avec confiance ?

MULGRAVE.

Il n'en a pris qu'une partie et j'avais d'abord conçu quelque alarme ; mais l'effet du narcotique n'en a pas été moins prompt, moins complet ; et Mac Donnell n'ira pas chercher le prince dans la retraite où nous l'avons déposé.

LE DUC.

Que dira-t-il à son réveil ? surtout quand il apprendra le nom de celui qui sera mort à sa place, de ce pauvre Richard Sidney.

FRANCIS.

O révélation du ciel !

LE DUC.

Noble et malheureux jeune homme ! son courage ne faillit point ?

MULGRAVE.

Votre Excellence veut-elle en être juge ?

LE DUC.

Non, non... je n'aurais pas la force de lui parler ..

MULGRAVE.

Il y a toute apparence que Georges Butler ne refuserait plus de nous ouvrir le souterrain qui communique de la Tour aux caves de sa maison ; mais ce passage...

LE DUC.

Nous serait maintenant inutile.

FRANCIS.

Inutile !

LE DUC.

Sur l'avis du roi que l'exécution serait avancée de quatre heures, des ordres ont été donnés, et, en ce moment, un cordon de troupes entoure la prison, intercepte toutes les issues... L'échafaud, déjà dressé, réclame une victime ; il faut qu'il la reçoive... et le duc de Monmouth ne peut plus être sauvé que par le dévouement de Richard !...

MULGRAVE.

Je ne crains rien : Richard ne faiblira pas.

UN GEOLIER, *entrant.*

Une dame, à qui monsieur Mac Donnell a donné une permission pour entrer dans la Tour, est à la porte et insiste pour être introduite.

LE DUC.

Voyez qui ce peut être. Jusqu'au dernier moment, ménagez Mac Donnell et tous ceux qu'il nous envoie. Pour moi, je vous quitte : je ne suis en état de voir personne...

Il sort.

FRANCIS, *le suivant.*

Tu vas cependant m'écouter !

SCENE IV.

M^{me} SIDNEY, MULGRAVE.M^{me} SIDNEY.

Monsieur, voici un ordre qui m'autorise à voir vos prisonniers.

MULGRAVE.

A qui voulez-vous parler, madame ?

M^{me} SIDNEY.

Belle demande ! Au duc de Monmouth , à celui qui va périr.

MULGRAVE.

Qui a signé cet ordre ?

M^{me} SIDNEY.

Lui... l'homme... l'homme qui a vu le duel... Ne savez-vous pas son nom ?

MULGRAVE.

J'ai des instructions du duc de Sutherland qui me défendent de laisser pénétrer personne auprès du duc de Monmouth.

M^{me} SIDNEY.

Mais, cependant, monsieur, la permission est bien en règle.

MULGRAVE.

Les ordres de monsieur Mac Donnell ne me dispensent pas encore d'obéir à ceux du premier ministre.

M^{me} SIDNEY.

Oui, monsieur, cela est juste, et c'est au ministre, sans doute, ou bien à vous, que j'aurais dû m'adresser ; mais j'ai rencontré monsieur Mac Donnell aux portes du palais de Saint-James ; il m'a assuré qu'il avait le pouvoir de m'accorder cette permission précieuse... Je n'ai pas eu le temps de m'instruire si je remplissais bien toutes les formalités. Oh ! ne me privez pas, pour une faute si légère, de l'entrevue que je sollicite. Il faut que je parle au duc de Monmouth, ne fût-ce que pour en obtenir une parole !... Si vous voulez, ce sera en votre présence ! Monsieur, au nom de votre mère, ne me refusez pas !

MULGRAVE.

Il est trop tard, madame.

M^{me} SIDNEY.

Trop tard ! Mais l'exécution, si elle a lieu, n'est an-

noncée que pour sept heures!... Trop tard!... Mais ai-je pu venir plus tôt? Je voulais à toute force parler au roi... j'ai assiégé les portes du palais... Ah! si je pouvais vous dire tout ce que j'ai souffert, vous auriez sûrement pitié de moi. Partout repoussée, je n'ai pu obtenir la grâce du condamné; alors j'ai songé à venir lui demander la mienne!... car, vous ne savez pas, monsieur, c'est chez moi qu'il avait cherché un asile; c'est moi qui, dans un accès de folie, l'ai livré à ses bourreaux!... Vous voyez bien qu'il faut que je lui parle; vous ne voulez pas qu'il meure sans m'avoir pardonné?

MULGRAVE.

Quoi! vous êtes madame Sidney?...

M^{me} SIDNEY.

Vous me connaissez? Oh! alors, je suis sauvée! Vous allez me conduire auprès du duc, n'est-ce pas?... Ce regard de compassion... je comprends... vous croyez que je n'ai pas l'usage de ma raison!... N'ayez plus cette crainte... d'affreuses émotions me l'avaient ravie; des émotions plus fortes me l'ont rendue... Tenez, regardez-moi, monsieur; vous voyez bien que je ne suis plus folle!...

MULGRAVE.

Madame, je prends la plus vive part à votre malheur; mais il m'est impossible...

M^{me} SIDNEY.

Impossible!...

SCENE V.

M^{me} SIDNEY, MULGRAYE, MAC DONNELL,
SUITE.

MAC DONNELL.

Monsieur le lieutenant de la Tour, il est trois heu-

res. Le shérif vient d'arriver : le prisonnier est-il prêt ?...

MULGRAVE, *sortant.*

Oui, monsieur ; tout est prêt.

MAC DONNEL, *à lui-même.*

Conçoit-on cela ? L'approche du moment décisif avait donné au roi des scrupules. Il s'est ressouvenu tout-à-coup qu'il avait juré sur une hostie, au roi son frère, de pardonner toujours au duc de Monmouth, quoi que ce diable de neveu pût entreprendre contre lui. Heureusement le père Peters a tiré de son sac deux ou trois distinctions victorieuses, à l'aide desquelles il a prouvé au roi qu'on pouvait commettre un parjure tout en respectant son serment.

M^{me} SIDNEY.

Ah ! c'est vous ? Tenez, monsieur, on prétend que l'ordre que vous m'avez signé n'est pas valable, et, cependant, je vous l'ai payé avec les cent guinées que m'avaient laissées mon fils !... Voyons, exécutez le marché que nous avons fait ensemble ; faites-moi parler au duc de Monmouth.

MAC DONNELL.

Madame, quand j'ai fait marché, j'ignorais que l'exécution du duc dût être avancée de plusieurs heures : c'est la faute de ses partisans qui veulent le sauver. Croyez-moi, retirez-vous.

M^{me} SIDNEY.

Après ce que vous m'avez dit ? Non. Je m'attache à vos pas, et s'il est vrai que son exécution soit avancée...

MAC DONNELL.

Vous voulez en être sûre ? Eh bien ! regardez...

Il lui montre le cortège qui passe dans le fond du théâtre, derrière la grille ; d'abord, un détachement de Soldats ; puis un héraut portant la bannière d'Angleterre, voilée de deuil ;

puis le lieutenant de la Tour, le Shérif et ses assesseurs; puis le bourreau; derrière lui, et à quelque distance, le condamné vêtu d'un manteau noir et d'un vaste chapeau à plumes; un Ministre protestant le soutient. Un autre détachement de Soldats ferme la marche.

M^{me} SIDNEY.

Henri!... Henri!...

MULGRAVE, *passant.*

Le duc de Monmouth, prêt à mourir, demande pardon à Dieu, au roi et au peuple. Priez pour lui!

M^{me} SIDNEY, *tombant à genoux.*

Prions pour lui...

Le cortège passe; Mac Donnell en se retirant donne l'ordre de fermer les portes.

SCÈNE VI.

M^{me} SIDNEY, LE DUC DE MONMOUTH.

MONMOUTH, *sortant de la chambre des morts au moment où le cortège achève de défilér.*

Qu'est-ce donc que j'éprouve? D'où m'est venu ce sommeil de plomb que j'ai eu tant de peine à secouer? Quelle est cette chambre sinistre où je me suis réveillé!

M^{me} SIDNEY, *priant.*

O mon Dieu! que cette fin cruelle soit à vos yeux comme aux miens une suffisante expiation pour ses fautes!

MONMOUTH.

Quelle est donc cette femme? Pourra-t-elle m'expliquer?... Clara!...

M^{me} SIDNEY.

Le duc de Monmouth!...

MONMOUTH.

Clara, comment vous trouvez-vous ici?... La vengeance a eu son heure; est-ce le pardon qui vous amène?...

M^{me} SIDNEY.

Cette voix... Mais non, non, ce n'est pas lui. Mon Dieu ! est-ce que je redeviens folle ?

MONMOUTH.

Vous semblez surprise de me voir ?... N'est-ce donc pas moi que vous veniez chercher ? Me haïssez-vous toujours ? J'ai cru que tous les ressentimens s'oubliaient à cette heure suprême, et dans ce cœur qui éprouva pour moi tant d'amour et tant de haine, il ne devrait plus y avoir de place que pour la pitié !...

M^{me} SIDNEY.

Mais vous ne mourrez pas !... Vous ne mourrez pas ! C'est un autre qui est conduit au supplice...

MONMOUTH.

Un autre ?...

M^{me} SIDNEY.

Oui... sous votre habit ; sous votre nom.

MONMOUTH.

En effet, ce ne sont pas là mes vêtemens ordinaires... Oh ! mes souvenirs !... mes souvenirs !... Quand monsieur Mulgrave m'a présenté cette coupe de vin, sa main tremblait au point que j'en ai fait la remarque ; c'était un breuvage somnifère, plus de doute... Et que s'est-il passé pendant mon sommeil ?...

M^{me} SIDNEY.

On a trouvé un homme qui consent à mourir à votre place. Cet homme, je viens de le voir passer.

MONMOUTH.

Marchant à la mort ?...

M^{me} SIDNEY.

Marchant à la mort.

MONMOUTH.

Quel que soit l'ami capable d'un dévouement sublime, je serais un lâche si je le laissais périr !... Holà, quelqu'un ?...

M^{me} SIDNEY.

Cette grille est fermée...

MONMOUTH.

J'ai une clé qui les ouvre toutes et que le lieutenant de la Tour m'a donnée... *(Il se fouille.)* Disparue!... Quelle est cette lettre?...

M^{me} SIDNEY.

Une lettre?...

MONMOUTH.

Qui m'est adressée... *(Il lit.)* « Duc de Monmouth, je meurs pour vous : je vous recommande ma mère. »

M^{me} SIDNEY.

La signature ! la signature !...

MONMOUTH.

Ah ! ne me la demandez pas !...

M^{me} SIDNEY, *lui arrachant la lettre.*

Richard Sidney!...

MONMOUTH.

Malheureuse mère!...

M^{me} SIDNEY.

Marâtre que je suis ! Je l'ai vu passer sans le reconnaître !... Oh ! mais ce meurtre ne s'achèvera pas... Il mourrait pour vous, lui, le fils de cet homme que vous avez outragé en lâche et tué en spadassin ? Oh ! n'eussiez-vous pas du sang de gentilhomme dans les veines, la vie à ce prix, ce serait le pire de tous les supplices ! Voyons, quand vous resterez là, immobile et comme frappé de la foudre ! Cherchez, cherchez, trouvez un moyen de détromper le bourreau ; votre stupeur ressemble à de la lâcheté. Son père ! O ciel ! songez-y donc ! Il y aurait de quoi l'évoquer de sa tombe et nous faire maudire une seconde fois. Ah ! si ma raison m'abandonne quand il vient me rappeler sa mort, que sera-ce quand il me reprochera celle de son fils quand je l'entendrai me dire : Indigne épouse, mère dénaturée, où est Richard ? Qu'as-tu fait de Richard ?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD, *sortant de sa prison.*

Qui m'appelle ?

M^{me} SIDNEY, *courant l'embrasser.*

Ah ! ce n'était par lui !

RICHARD.

Ma mère !... le duc de Monmouth !...

M^{me} SIDNEY.

Tu ne sais pas ?... j'ai cru... Oh ! qui donc m'avait fait ce mensonge ? Qui donc était venu me dire : c'est ton fils Richard que tu viens de voir marcher au supplice !... Non, ce n'est pas lui qui meurt à la place du duc de Monmouth !... Je le tiens là, vivant, sous mes baisers, sous mes larmes, et qu'il essaie un peu de me quitter !...

RICHARD.

Vous avez vu quelqu'un marcher au supplice à la place du duc de Monmouth ? Mais le cortège ne peut être parti. L'exécution ne devait avoir lieu qu'à sept heures.

M^{me} SIDNEY.

Elle a été avancée... (*On entend un roulement de tambours voilés.*) Mon Dieu ! je vous remercie ; je n'ai plus rien à craindre ; ce bruit annonce que le cortège vient d'arriver au pied de l'échafaud.

RICHARD, *avec éclat.*

Ah ! ne vous pressez pas de remercier Dieu ! car puisque le duc et moi nous sommes ici, celui qui meurt en ce moment, ce ne peut être que mon frère !...

MONMOUTH.

Son frère !

M^{me} SIDNEY, *au Duc.*

Mon fils et le vôtre. L'entendez-vous, monsieur ? Reconnaissez-vous le Dieu des vengeances qui vous atteint en me frappant ?

MONMOUTH.

Oh ! quelle preuve avez-vous de ce que vous dites ?

RICHARD.

Aucune, mais j'en suis sûr. Francis était dans cette prison. Il aura su quel pacte j'avais conclu avec le premier ministre : il se sera offert pour l'exécuter.

MONMOUTH.

Quoi ! mon fils mourrait à ma place !... Quoi ! cette preuve d'un dévouement sans exemple , je la recevrais de l'enfant que j'ai abandonné. Oh ! comment détromper les bourreaux ? Par où fuir ?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES , CALEB , *ouvrant la porte secrète.*

CALEB.

Par là , mylord. Ce passage conduit au quai. Vous êtes libre.

MONMOUTH.

Libre !... Oh ! qui que tu sois, merci !...

Il s'élançe dans le passage secret, dont il referme la porte sur Caleb et sur lui.

RICHARD.

Allons, venez , ma mère ; courons sur les traces du duc... Oh ! impossible de le suivre ! Malheur ! malheur sur nous !

M^{me} SIDNEY , *égarée.*

Oui, oui... partons. Il faut arriver à temps. « Voyageur, dont le pas s'attarde... » Mon mantelet, mon mantelet... nous allons à l'audience du roi. « Voyageur, voyageur... » Laissez-moi, je vais lui parler... « Prends garde, prends garde !... »

RICHARD , *abimé dans sa douleur.*

Francis, mon frère !

M^{me} SIDNEY.

Richard, Richard, réjouis-toi, le roi te fait justice...

Il t'accorde une vengeance royale... Entends-tu ce glas d'agonie ? c'est pour le meurtrier qu'il sonne... Voistu cette estrade tendue d'un velours noirs aux armes d'Angleterre ?... c'est là que l'expiation doit s'accomplir. Regarde... il est arrivé devant le billot... il plie le genou... il se découvre... Ah ! bourreaux, arrêtez... ce n'est pas le duc de Moumouth... c'est mon fils !...

Elle tombe anéantie sur un siège.

RICHARD.

O mon Dieu ! si vous lui reprenez aujourd'hui le fils qu'elle avait retrouvé hier , accordez-moi une grâce , ne lui rendez jamais la raison !...

Grand bruit , cris au dehors : Grâce, grâce, arrêtez !

ANNA , *entrant la première.*

Le voilà ! le voilà !...

SCENE IX.

LES MÊMES , ANNA , FRANCIS , MULGRAVE , LE SHÉRIF , *des SOLDATS* , etc.

RICHARD.

Francis !...

FRANCIS.

Richard !... (*Ils s'embrassent.*) Dieu ne veut pas que nous mourions l'un pour l'autre ; résignons-nous.

RICHARD.

Par quel miracle as-tu été sauvé ?

FRANCIS.

Ah ! c'est bien un miracle , tu l'as dit. Agenouillé déjà sur l'échafaud , je murmurais une prière suprême , quand j'ai entendu des cris , puis une voix... celle de ce noble prince , qui réclamait son droit à mourir... Il s'est fait un grand tumulte... et moi , éperdu , ébloui , je me suis senti enlever de l'échafaud , et quand j'ai repris mes sens , j'étais dans les bras du duc , que son émotion

empêchait de prononcer une parole, mais qui me regardait avec une expression que je n'oublierai jamais... On nous a séparés... Qu'est-il devenu ? je l'ignore. Moi, on m'a reconduit ici... Oh ! maintenant que je t'ai revu, ma mère, où est ma mère ?...

RICHARD.

La voilà... puisse ton retour lui rendre la raison, la vie... (*Anna et Francis se jettent aux pieds de M^{me} Sidney ; le Duc de Sutherland est entré depuis quelques instans ; Richard l'aperçoit.*) Vous, mylord !... et le duc ?

SUTHERLAND, le prenant à part.

Sauvé pour nous, mort pour le monde ! il va partir pour la France, mais, par ordre du roi, on attache sur son visage un masque de fer, qui fera de sa captivité un secret éternel. Richard, vous êtes délié de votre serment ; soyez heureux...

Ils se serrent la main. Richard vient se joindre au groupe d'Anna et de Francis, qui sont agenouillés devant M^{me} Sidney.

FRANCIS.

Dieu soit loué... ses yeux se rouvrent...

M^{me} SIDNEY, regardant Anna et Richard.

Ce n'est pas vous que je cherche... ce n'est pas vous que je pleure... Dites-moi donc le nom de celui qui nous manque... (*Elle aperçoit Francis.*) Ah !...

FRANCIS.

Ma mère...

M^{me} SIDNEY.

Ah ! Dieu m'a pardonné !...

Francis se jette dans ses bras.

FIN.